



Année 1962: N° 28-31

C

N° 28
JANVIER
FÉVRIER
M A R S
1962

4° P. 6139



Nouvelles du MEXIQUE

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet



N° 28

Janvier - Février - Mars

1962

SOMMAIRE

Première de couverture : Une avenue de Mexico (photo Brehme)

- « La Maison des Grimaces » à Edzná (Campeche) Eusebio Dávalos Hurtado
- Acapulco, panorama de mer et de soleil. Moisés Ochoa Campos
- L'organisation du Musée National d'Histoire au Château de Chapultepec Antonio Arriaga Ochoa
- L'Institut National Indigéniste du Mexique Alfonso Caso
- L'École de Médecine Militaire Enrique Peña y de la Peña
- Le XVI^e Anniversaire de l'Organisation des Nations Unies . . Manuel Tello
- Le Mexique à la XVI^e Réunion Annuelle des Gouverneurs de la Banque Mondiale et du Fonds Monétaire International . . Antonio Ortiz Mena
- A la Galerie Bellechasse : « Transfiguration et mort de la reine Mariana », par Alberto Gironella.
- Réception de l'Association Médicale Franco-Mexicaine

Dos de couverture : Christ de Morelia, taillé d'une seule pièce (photo A.G. Formenti)

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE

SERVICES CULTURELS

9, RUE DE LONGCHAMP

PARIS (XVI^e)



LA CASA DE LOS GESTOS

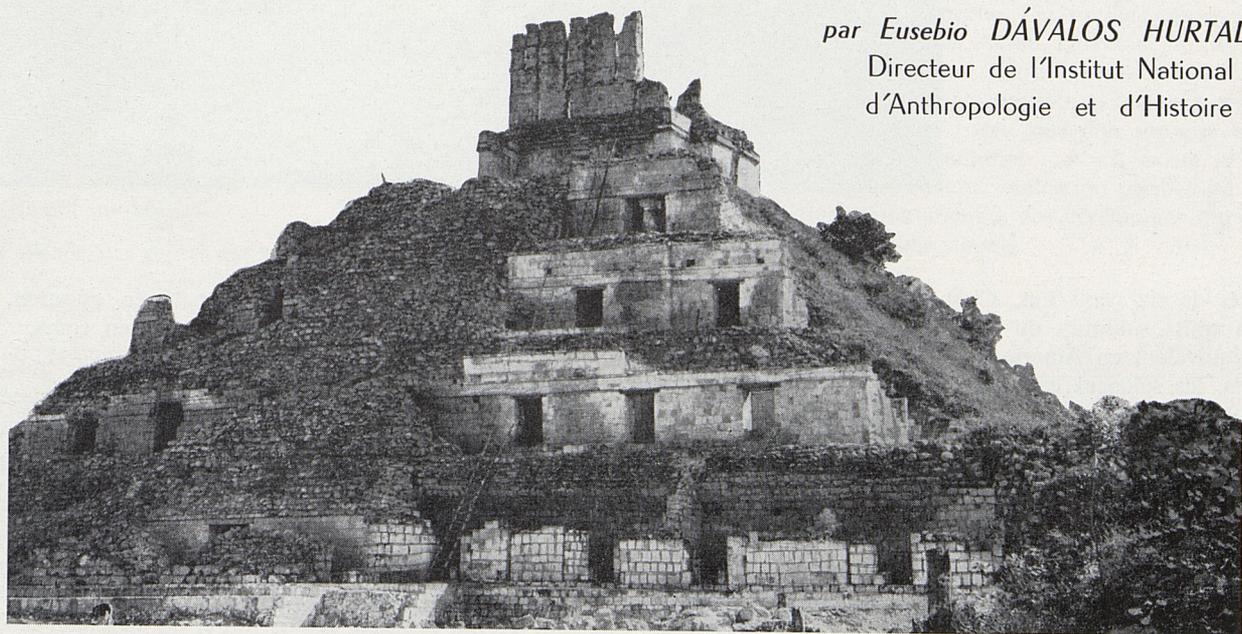
(La maison des grimaces)

EDZNA

- Etat de Campeche -

par Eusebio DÁVALOS HURTADO

Directeur de l'Institut National
d'Anthropologie et d'Histoire



"Los Cinco Pisos" - Fin des fouilles en 1960

L'ESPACE occupé par les Mayas préhispaniques embrasse un vaste territoire qui englobe le sud-est de la République Mexicaine, y compris les Etats de Tabasco, Campeche, Chiapas et Yucatán, ainsi que le Territoire de Quintana Roo, la République du Guatemala, le Honduras britannique et les portions occidentales des Républiques du Honduras et du Salvador.

Les différences physiographiques d'une aire aussi étendue, et leur répercussion sur le climat ont eu pour conséquences des manifestations parfaitement perceptibles dans le développement culturel des peuples qui l'ont habitée.

Il est donc assez aisé de se rendre compte que le système de vie, et, naturellement, les coutumes des Mayas, leurs constructions, les matériaux qu'ils y employaient, etc..., peuvent se différencier en trois zones assez caractéristiques : *la région nord*, qui comprend la majeure partie de la péninsule du Yucatán ;

la région centrale, avec les terres du Petén, et *la région sud* avec les hauteurs du Guatemala, l'occident du Honduras, une partie du Salvador et l'orient des Chiapas.

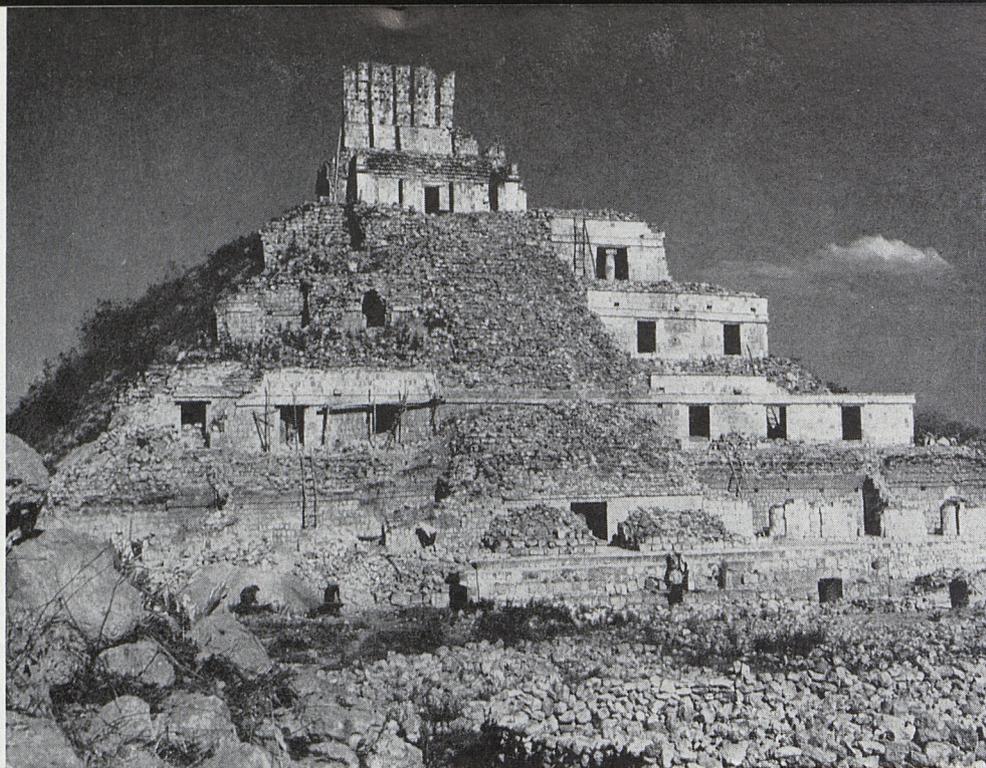
Ce bref schéma peut donner une idée de l'espace maya. Les limites du temps où cette culture s'épanouissait ne sauraient être déterminées avec la même simplicité, mais, si nous essayons de simplifier, nous pouvons dire qu'elle débute par une période de formation semblable à celle des populations mésoaméricaines, laquelle remonte à 500 ans avant Jésus-Christ. A partir de cette date, nous voyons la culture se développer avec toutes les caractéristiques connues — culture du maïs, élaboration de la céramique, fondation de temples, initiation de l'écriture et calcul des jours de l'année —, tout ceci en tant que manifestations d'une organisation sociale suffisamment évoluée, qui conduit au début — en 300 après J.-C. — de ce que les archéologues appellent la « période classique » et qui dure

BAS RELIEF

El Palacio - Palenque (Etat de Chiapas)

photo A. G. Formenti

"Los Cinco Pisos"
Début des fouilles en 1961



près de six cents ans. C'est cette période qui marque les traits sublimes du peuple dont la culture n'a pas d'équivalent en Amérique quant à ses progrès dans les arts, les sciences et la technique.

De 900 à 1200 après J.-C., les envahisseurs du Haut Plateau s'imposent à la culture maya, et, s'ils ne la transforment pas complètement, leur influence modificatrice est nettement perceptible dans les normes jusque-là en vigueur.

Ces généralités relatives aux Mayas ont pour objet de situer dans le temps et dans l'espace, un des sites archéologiques les plus spectaculaires : Edzná, jusqu'à maintenant une des routes presque inconnue des gens épris d'architecture monumentale du style Puuc-Chenes.

A la différence de ceux du Petén, de Palenque, du Río Bec et Toltèque, ce style se caractérise, notamment, par la présence de soubassements aux corps étagés en talus, de jours divisés par des colonnes, d'étages verticaux, d'ornementation bigarrée, d'édifices à plusieurs étages, etc...

Le site archéologique d'Edzná (Etat de Campeche) est enclavé dans la zone écologique connue sous le nom de Milpa, où les terres basses prédominent, surplombées parfois par de petites collines couvertes de boqueteaux alternant avec des savanes.

Edzná signifie la « Casa de los Gestos o de los Visajes » (la Maison des Grimaces) et fut connu, tout d'abord en 1927, grâce à M. Nazario Quintana Bello. Puis, en 1943, de brèves fouilles et des consolidations ont été conduites par l'architecte Alberto Ruz Lhuillier, assisté de M. Raúl Pavón Abreu.

En 1959, l'Université Nationale Autonome de Mexico offrit une somme de 50.000 pesos, laquelle fut employée pour les fouilles de 1960. Une autre somme de même

importance, remise par l'Université en question, permit d'effectuer les travaux de l'année en cours.

Le site archéologique d'Edzná s'étend sur plus d'un kilomètre de long et comporte plusieurs groupes ou systèmes d'édifices, dispersés à travers la montagne.

La disposition des groupes de construction révèle un plan d'ensemble, notamment le centre cérémoniel, où les travaux d'exploration ont été concentrés.

L'archéologue Román Piña Chan, Chef du Département des Monuments Préhistoriques de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire, qui assumait la direction des fouilles, dit à propos de ce site : « Le Centre Cérémoniel se compose d'une vaste place rectangulaire, d'environ 170 mètres sur 100, laquelle est bornée à l'est par une grande plateforme, appelée par Morley « la Grande Acropole » ; à l'ouest par une autre large plateforme de près de cent mètres de façade, et, vers le sud, par quatre structures pyramidales non explorées. Au nord, un espace ouvert se continue et relie l'ouest au moyen de petites constructions, non explorées elles non plus. »

La Grande Acropole est formée par une plateforme de cent-soixante-cinq mètres de façade et six mètres de haut, où un large escalier central a été construit avec de grands blocs grossièrement taillés et d'aspect monolithique. L'escalier est encadré par deux édifices pyramidaux, vastes et élevés.

Sur la plateforme et devant l'escalier, deux bâtisses fermaient le côté ouest, mais elles se rejoignaient au centre pour former un porche d'entrée, semblable à celui de « Las Monjas », à Uxmal. Après avoir franchi ces édifices, l'on débouchait sur la place intérieure en face de laquelle s'élève la belle construction de « Los Cinco Pisos » (Les Cinq Etages).

Cette structure ferme le côté est, tandis qu'au nord et au sud se trouvent d'autres bâtiments d'habitation. Un autel s'élève au centre de la place ou « patio intérieur ».

La pyramide de « Los Cinco Pisos » est un soubassement rectangulaire d'environ soixante mètres de côté sur vingt mètres de haut, lequel soutient un temple de onze mètres de hauteur y compris son crénelage.

Le soubassement comporte cinq corps superposés, avec des pièces dans les quatre étages inférieurs et de trois côtés, le sanctuaire occupant le dernier. Un escalier élevé traverse les divers corps du soubassement, et les deux ailes communiquent par un corridor voûté qui passe en dessous de l'escalier.

Le nombre de pièces de chaque côté de l'escalier, diminue progressivement, ce qui donne à l'édifice un aspect pyramidal, et, dans le quatrième corps, il n'y a que deux pièces dont la porte, ou la baie, est divisée par une colonne centrale. Les linteaux de cette structure étaient en bois.

La façade des pièces est très simple : le mur lisse se dé plante sur un socle bas, pour s'achever en une corniche à moulures.

Pratiquement, la façade est lisse elle aussi, et le crénelage reposant sur la partie médiane du toit présente des ouvertures ou « caladuras ». Certains morceaux de stuc et de figures indiquent qu'il y avait des ornements.

Bien que cette importante structure n'ait pas été explorée intérieurement, l'on sait qu'il existe en dessous un autre édifice d'une époque plus ancienne. On relève des restes de stuc peint sur certains murs intérieurs.

L'examen des plafonds de voûte permet d'observer deux systèmes de construction : l'un en encorbellement, l'autre en pierre taillée.

Actuellement, presque toute la façade de la pyramide de « Los Cinco Pisos » est reconstruite.

L'on retrouve à Edzná des jeux de pelote aux murs verticaux et à banquettes droites ; mais l'on ne sait pas si des anneaux étaient scellés dans les murs.

On a retrouvé également plusieurs stèles (dix-neuf) portant des dates allant de 672 à 810 après J.-C. ; ce sont principalement des reproductions de grands personnages, richement parés, ainsi que celle d'un joueur de pelote et d'un captif.

Pour sa part, la céramique a révélé qu'Edzná avait dû commencer à l' « Epoque Chicanel », après avoir passé par les étapes « Tza-Kol », « Tepeu », pour finir par l'ère transitoire ou « Période Puuc ».

L'exploration de la structure fermant le côté ouest de la Grand'Place, a débuté cette année. Il s'agit d'une vaste plateformé avec un large escalier central et des logements dans la partie supérieure.

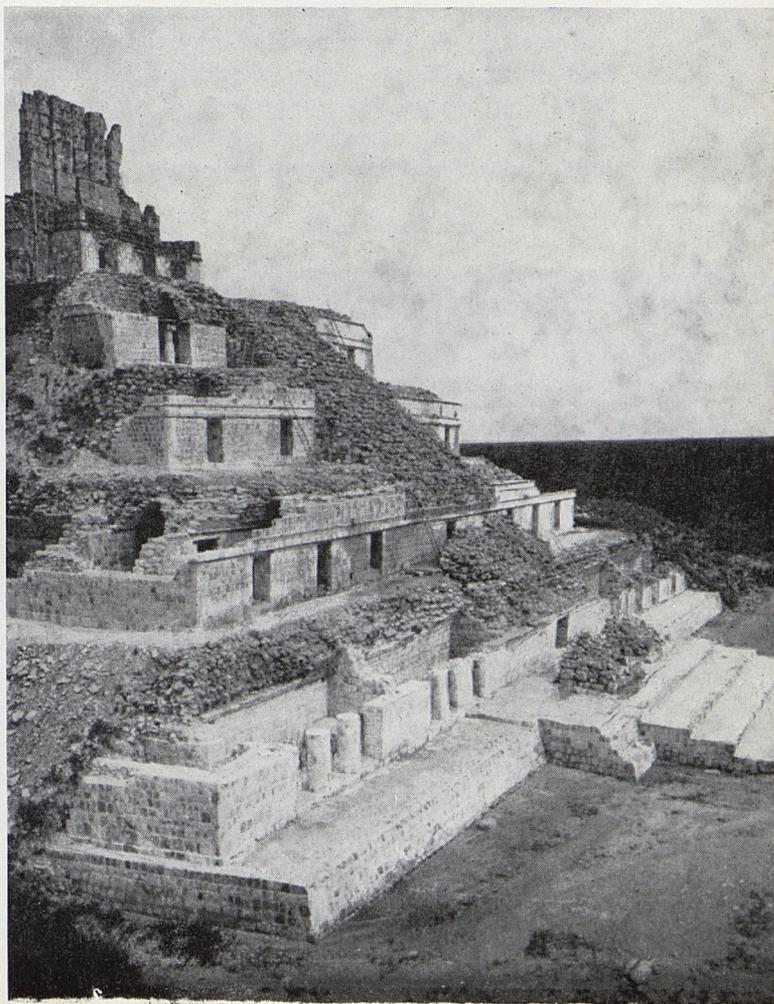
Un campement a été monté ; il a été doté d'une pompe à eau et de certains équipements, afin de faciliter les fouilles.

Le Gouvernement Fédéral a ordonné la construction d'un chemin de douze kilomètres, lequel relie Cayal à la zone. Ainsi, le voyage Campeche-Edzná peut être effectué en une heure et demie, quand on suit la route Campeche-Mérida, en bifurquant à Cayal.

Le Gouvernement de l'Etat de Campeche est en train de tirer parti de ce chemin pour le faire passer par Tizmucuy ; il sera pavé par la suite.

La « Casa de los Gestos » (la Maison des Grimaces) sera bientôt un des lieux les plus attrayants de la zone maya, dans l'Etat de Campeche. Les fouilles entreprises actuellement par Raúl Pavón Abreu, Directeur du Musée Régional, nous diront sans doute si un nom aussi étrange concorde avec l'ornementation en forme de mascarons de certaines de ses frises, que l'on suppose être à l'origine de cette dénomination, ou s'il existe, dans les vieilles chroniques, quelque indication permettant de lier ce magnifique monument à des cérémonies qui lui auraient valu d'être ainsi appelé.

« Los Cinco Pisos » - Fin des fouilles en 1961



ACAPULCO,

*L*e voyageur demeure stupéfait devant l'incomparable beauté d'Acapulco, ce port du Pacifique que découpe la majesté de ses falaises, face à une sauvage mer d'azur, qui sait aussi se transformer en eau dormante lorsqu'elle pénètre dans les vastes plages sablonneuses.

Ces plages, aux eaux toujours tièdes, jouissent d'une juste renommée ; le printemps y est aussi éternel que le flux et le reflux de ses ondes marines.

Durant toute l'année, sans crainte des changements de saisons, le visiteur peut profiter des délices du climat chaud et de l'ambiance accueillante du port.

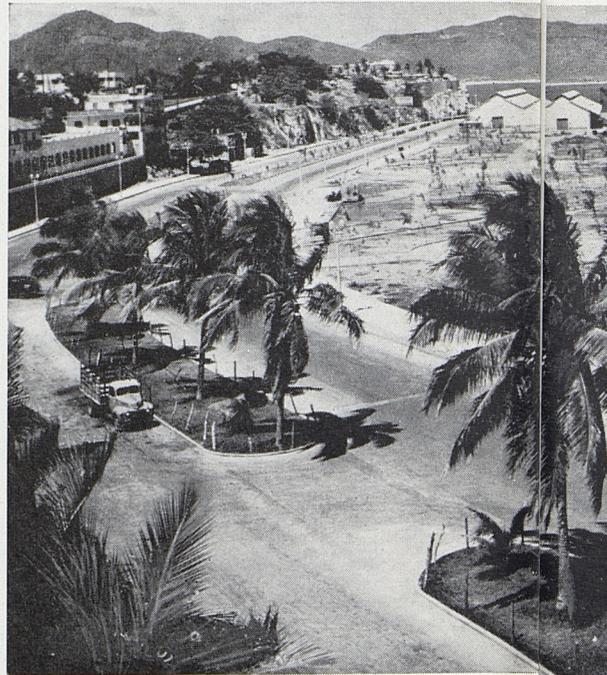
Néanmoins, ce ne sont pas seulement les beautés naturelles qui font l'attrait d'Acapulco, en tant que but touristique. La présence de l'Histoire vient s'y ajouter pour envelopper le voyageur d'une ambiance de tradition et de légende.

Parmi les vergers où s'épanouissent les cocos, les mangues et les papayes, le bourg conserve des vestiges de ses anciennes épopées, comme le Fort de San Diego, où est installé maintenant un musée qui abrite des trésors archéologiques, des objets de l'ère coloniale et des témoignages des luttes pour l'indépendance nationale.

Le coin des pêcheurs

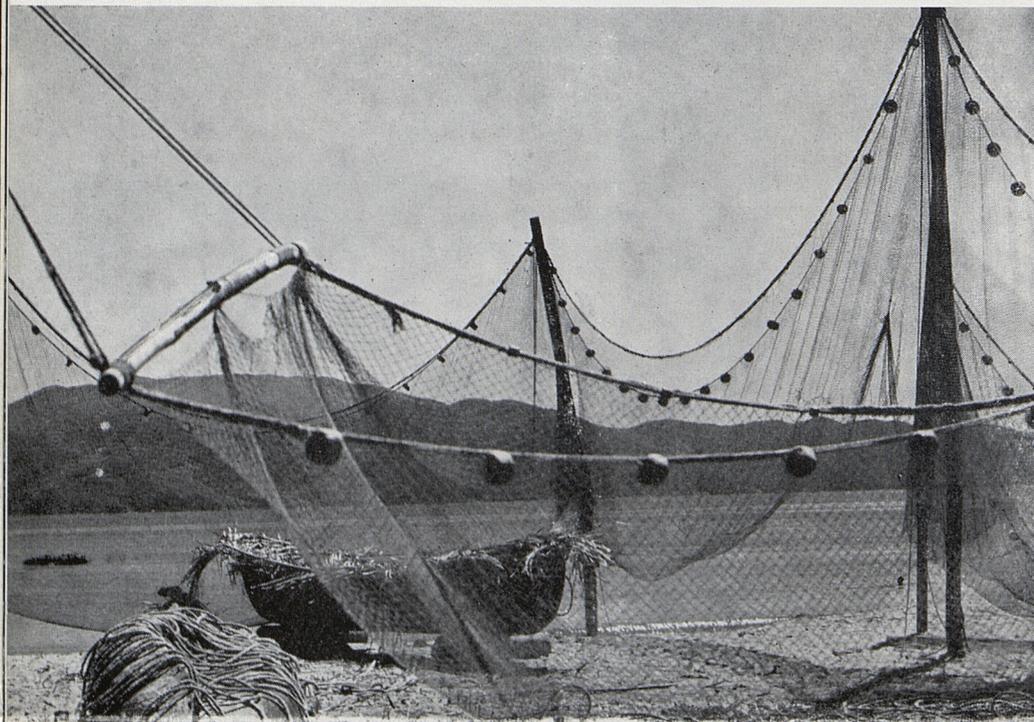
photo Luis_Marquez

*Paseo
del Malecón,
la promenade
sur les quais*



Acapulco a de vieilles racines indigènes. Dans l'ancien idiome mexicain son nom veut dire « où il y a de gros roseaux ». Dans ses environs ont été localisés d'importants sites archéologiques attestant l'existence de cultures antiques, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Falaises



panorama de mer et de soleil

par *Moisés OCHOA CAMPOS*

Directeur de Séminaire

à l'Université Nationale Autonome de Mexico



Le port et les alentours d'Acapulco ont été découverts par les Espagnols en 1521, lorsqu'arrivèrent sur ses plages accueillantes, les nefs du capitaine Gil González de Avila.

Durant le gouvernement colonial, c'était l'unique port du Pacifique ouvert au commerce mari-

Photo Calpini

time avec l'Extrême-Orient. Les vaisseaux de Chine y arrivaient, avec leurs fabuleuses cargaisons de soieries et de porcelaines, qui se vendaient au cours d'une foire à laquelle participaient les commerçants du pays tout entier.

Le titre de « Ville » lui fut concédé par Philippe II, et ratifié par Charles IV en sa Patente Royale du 28 novembre 1799.

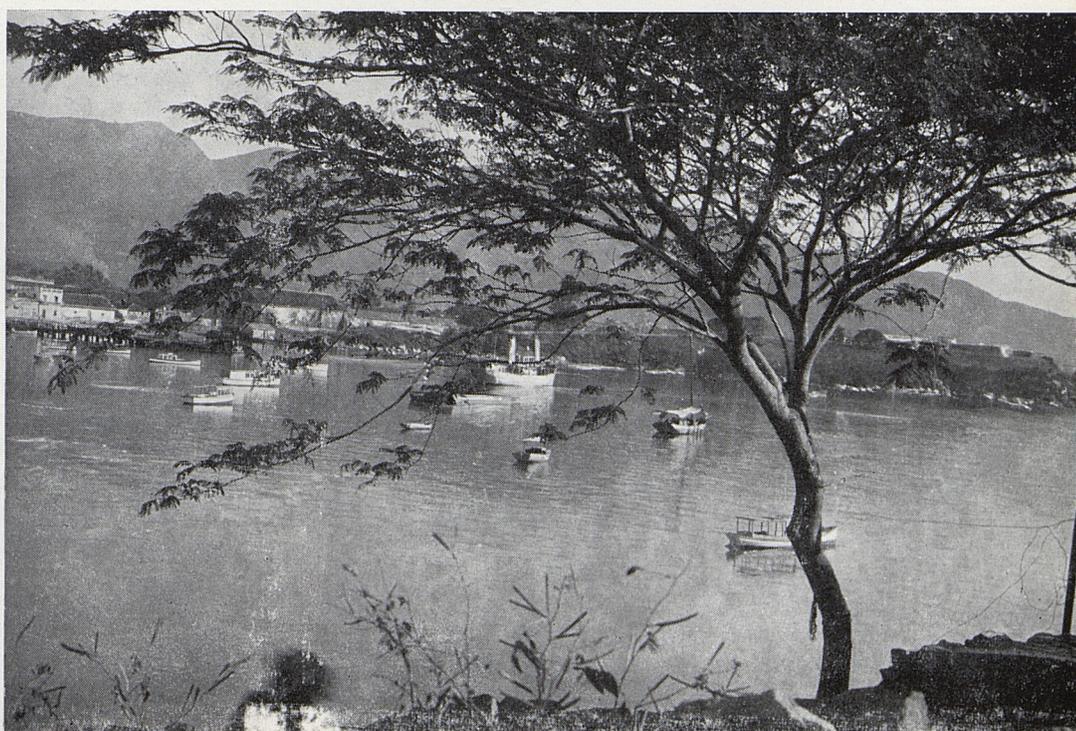
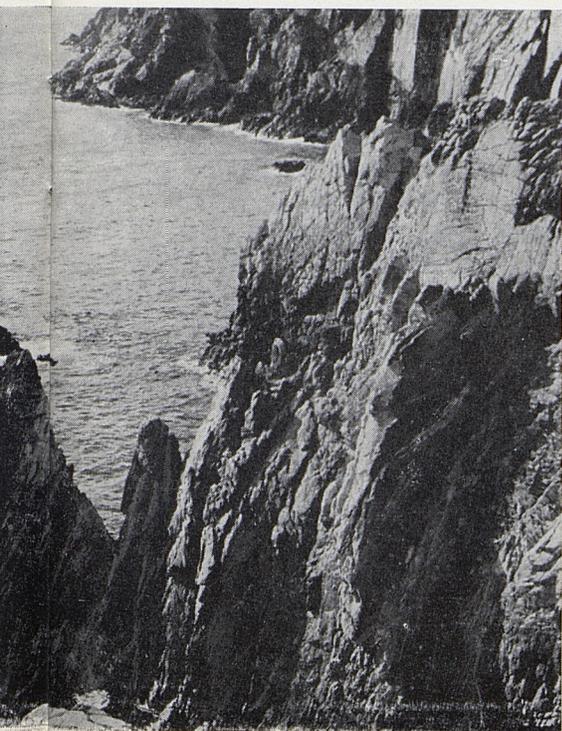
C'est au XVII^e siècle, sous le règne de Philippe IV, que fut ordonnée l'érection du Fort de San Diego, assiégé à deux reprises par les partisans de l'Indépendance. Morelos dirigea ces sièges en personne, la première fois en 1810 et la seconde en 1813.

Le Fort de San Diego a été le témoin de luttes héroïques tout au long de l'Histoire du Mexique.

C'est à Acapulco que le Plan d'Ayutla fut amendé, plan qui avait mis fin, en 1854, à la longue dictature de Santa Anna, et qui ouvrait au pays une ère de réformes d'où est né l'Etat Mexicain moderne.

Acapulco est donc une estampe ancienne et moderne. Pour sa large baie, il occupe le troisième rang dans le monde. Du fait de ses incomparables beautés naturelles, c'est un des ports qui fascinent le plus le touriste. Et, par son histoire et sa tradition, c'est une page qui nous permet de connaître le glorieux passé du Mexique.

Une vue du port



L'ORGANISATION

DU MUSÉE NATIONAL D'HISTOIRE

AU CHATEAU DE CHAPULTEPEC

par Antonio **ARRIAGA OCHOA**,
Directeur du Musée National d'Histoire

René d'Harnoncourt, le célèbre directeur du Musée d'Art Moderne de New-York, a dit à propos de l'œuvre en cours de réalisation au Château de Chapultepec :

« Chaque fois que je viens au Mexique, je trouve des choses nouvelles en matière de musées. Pour ne parler que de ce qui a été fait depuis vingt-cinq ans, alors que j'y venais pour la première fois, le Musée National d'Histoire, de Chapultepec, m'a paru constituer une conception toute neuve, très fraîche, hors de tout conventionnalisme académique... ».

PAR décret en date du 31 décembre 1938, le Général Lázaro Cárdenas, alors Président de la République, créait le Musée National d'Histoire et lui assignait pour siège l'historique Château de Chapultepec.

Les installations ne furent inaugurées que le 27 septembre 1944, sous la présidence du Général Manuel Avila Camacho, et grâce à l'opiniâtreté de M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Éducation Nationale, alors que le Professeur José J. Núñez y Domínguez en était le directeur. Plus tard, sous la direction de M. Silvio Zavala, ces installations furent perfectionnées, et les bases de l'actuelle organisation muséographique en furent jetées. On utilisa la peinture murale pour décorer la **Salle du Mexique Indépendant** ; c'est ainsi que le génial peintre mexicain José Clemente Orozco y réalisa une grande fresque allégorique représentant Don Benito Juárez.

Le Château de Chapultepec est situé sur une colline historique. Chapultepec a été témoin de notre histoire agitée, le centre éternel des tribus qui devinrent des peuples, dans la Vallée de Mexico, jusqu'à ce que fût dessinée la Grande Tenochtitlán. C'est le siège traditionnel du patriotisme mexicain.



M. Antonio **ARRIAGA OCHOA**

En ce lieu exceptionnel a été installé le premier Musée d'Histoire. On a voulu en faire un musée présentant un pays et son temps, un pays et son panorama, un pays et sa vie ; un musée qui fixe la séquence chronologique — par l'anecdote — et la séquence idéologique dans l'histoire d'un peuple, un musée qui montre l'intégration de l'âme d'une nation et qui la montre dans un lieu ayant été témoin du devenir de cette nation.

Un musée qui a franchi le stade des vitrines traditionnelles et qui grimpe sur les murs avec la couleur, l'interprétation et le génie de nos artistes, constitue une expérience dans le cadre des musées du monde entier. Car si, sous d'autres latitudes, écrivains et biographes

ont peint l'histoire et le caractère des nations et des hommes, les peintres du Mexique ont écrit l'histoire avec leurs pinceaux.

Le Musée National d'Histoire est en train de devenir un livre ouvert pour le peuple, livre où les fresques forment les grandes illustrations des passages de l'histoire.

La visite du Musée débute par la synthèse des cultures qui ont formé le Mexique ; une carte de l'apport du Nord de l'Amérique à l'arrivée des Espagnols constitue une leçon d'anthropologie : les cultures indigènes, localisées géographiquement, dévoilent leurs principales caractéristiques peintes par José Reyes Meza.

Le mur opposé est prêt à recevoir la carte d'Espagne à l'époque de la conquête, selon l'étude qu'en a faite Pedro Bosch Gimpera. Et le peintre González Camarena nous parlera de la violence du choc.

La seconde salle, consacrée à la **Conquête**, en suivant le développement de la ville de Mexico pendant l'ère coloniale, est rehaussée d'une carte de la fin du XVII^e siècle.

La **Salle de l'Indépendance** réunit de riches collections de héros de l'époque, et est illustrée d'une fresque que Juan O'Gorman est en train de peindre. Une enquête iconographique

sur nos « caudillos » a été menée à bien ; elle fut entreprise en raison de ce qu'au cours des trente dernières années l'on avait, faute de recherche, déformé les traits des héros. Juan O'Gorman peint d'une manière géniale cette fresque, dans laquelle il a fixé, en outre, le paysage du Mexique, les vallées, les montagnes, les lacs et le soleil d'Acapulco, où naît, symboliquement, le soleil de la liberté.

Dans la **Salle du Mexique Indépendant** se trouve la grande fresque de Clemente Orozco, exaltant Don Benito Juárez et ornée de tableaux des hommes de la Réforme, de documents et d'objets ; pour terminer sur l'époque de Porfirio Díaz, c'est-à-dire par des tableaux peints par Gusachs et traitant de : Deux Avril et le Cinq Mai, Prisonniers de Guerre des Français, German Gedovius et la Bataille de la Carbonera, ainsi que la Restauration de la République et le Porfirisme.

Enfin, le complément du répertoire historique est constitué par la **Révolution Mexicaine**, peinte par David Alfaro Siqueiros ; il sera complété par les portraits des hommes qui ont projeté intellectuellement les idées agraires et sociales de la Révolution. Des documents et des objets sont exposés dans cette salle, où s'achèvera le cours d'histoire que le Mexicain recevra, jour après jour, afin qu'il en conserve le souvenir.

LA NOUVELLE GALERIE D'HISTOIRE

(La lutte du Peuple Mexicain pour sa Liberté)

Le répertoire historique du Château de Chapultepec — où est installé le Musée National d'Histoire — était incomplet. On ne pouvait continuer d'utiliser des copies de documents, de passages historiques, pour deux raisons principales : tout d'abord, parce que les collections authentiques sont nombreuses et occupent toutes les salles, et, en second lieu, il ne serait pas correct d'exécuter une série de copies quand les musées doivent conserver des objets originaux ou des portraits et des fresques qui constituent une œuvre d'art. Mais il était indispensable de donner un enseignement

Portail d'entrée du Musée National d'Histoire

Archives photographiques du Musée





Les héros de l'indépendance et le paysage du Mexique

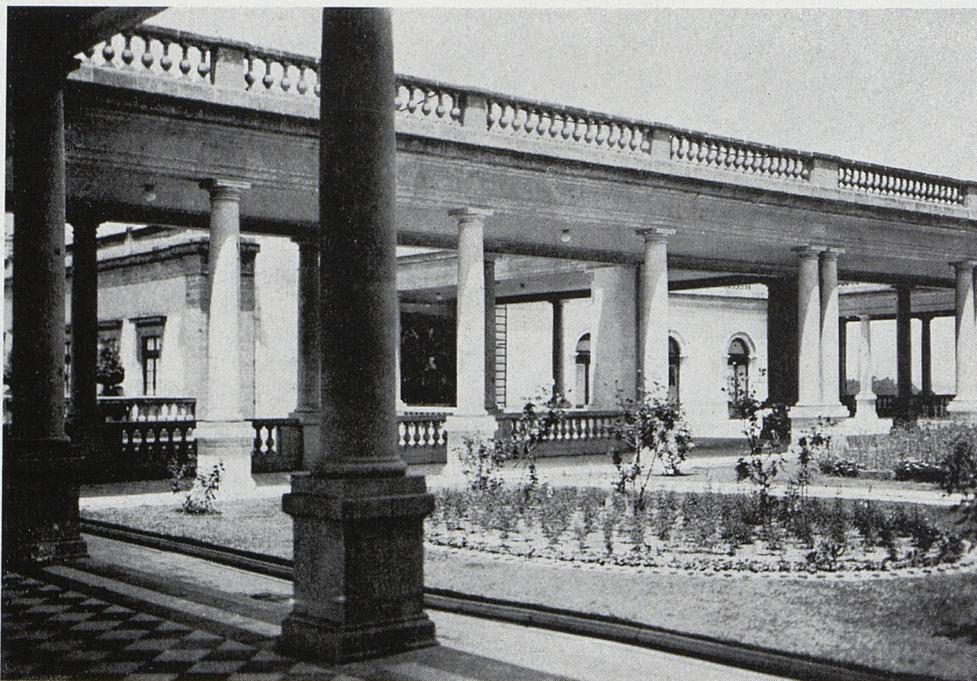


fresque de Juan O'GORMAN

didactique et clair des divers passages de l'Histoire, et ce problème a été résolu par « **La Galería de Historia** », qui a été réalisée suivant un arrêté de M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education Nationale, et inaugu-

Le guide historique est dû à la plume de l'historien Arturo Arnaiz y Freg.

Au cours d'une visite à la « **Galería de Historia** », le passant apprendra notre histoire sous une forme graphique, narrée au moyen



*Terrasse
du Château de Chapultepec*

Photo Juan D. Chanfreau

rée par M. Adolfo López Mateos, Président de la République.

L'architecte Pedro Ramírez Vázquez a dressé le projet de ce magnifique édifice en forme de spirale et la partie muséographique a été réalisée par M. Federico Hernández Serrano, Conservateur du Musée National d'Histoire.

d'appareils de son et illustrée de diorama des divers passages historiques. La reconstitution des scènes a été exécutée par le maître Julio Prieto. Des copies de documents, des lithographies, des grandes maquettes de batailles, permettent de se faire une idée très nette du développement de la vie d'une Nation.

*Le Musée National
d'Histoire*

Photo Juan D. Chanfreau



L'INSTITUT NATIONAL INDIGENISTE DU MEXIQUE

SES BUTS

par Alfonso CASO

Directeur de l'Institut de l'Académie Mexicaine d'Histoire

L'ŒUVRE de l'Institut National Indigéniste a été conçue en vue de traiter, dans leur intégralité, les problèmes des communautés indigènes, en conservant et en encourageant les aspects positifs de la culture de ces communautés, tout en fournissant les moyens de relever le niveau culturel dans tous les domaines de la vie collective.

Pour y parvenir, nous croyons qu'il est fondamental d'acquérir la confiance des communautés et de ne jamais employer de méthodes de coaction. C'est par l'exemple et la persuasion que l'on a essayé d'agir avec les communautés indigènes, car l'Institut estime — et ce fut toujours sa principale idée — que la communauté indigène est composée d'hommes méri-

tant tout le respect que l'on doit à la personnalité humaine.

D'autre part, l'Institut a bien pris soin de ne pas se convertir en une association de bienfaisance traitant les indigènes comme des indigents, sinon en exerçant une action sociale tendant à relever le niveau de la communauté, tout en comptant sur la coopération de celle-ci ainsi que sur l'effort et sur le travail de ses membres.



M. Alfonso Caso inaugure la scierie de Yaxtinin (Chiapas)



*Brigade du Service de Santé de l'Institut
dans la Tarahumara (Chihuahua)*

Employer des individus provenant des communautés indigènes comme maîtres, infirmiers - auxiliaires, moniteurs agricoles, etc..., a pour objet de réaliser un troisième idéal que l'Institut s'est fixé et qui est de pénétrer immédiatement dans la vie des communautés indigènes, afin de les mieux connaître et de pouvoir agir avec plus d'ampleur et d'intensité dans leur transformation. Le contact permanent avec les indigènes nous a obligé, maintes fois, à modifier ce qui semblait théoriquement une solution adéquate à un problème, mais qui, dans la pratique, eût été une solution inopportune ou erronée. Ceci nous a démontré qu'il ne peut y avoir de solution des problèmes indigènes si l'on ne se renseigne pas sur les techniques théoriquement recommandées par les sciences anthropologiques, médicales, pédagogiques, etc..., et que, d'autre part, l'on ne saurait arriver non plus à une solution utile et adéquate si l'on ne connaît pas les aspects particuliers de chaque problème, pour chaque communauté.

Enfin, nous ne considérons pas comme définitives, ni l'organisation que nous avons créée, ni l'œu-

vre que nous avons réalisée. Nous croyons, au contraire, que nous sommes en train de faire des expériences qui, à la longue, pourront nous permettre d'avoir une conception plus nette de ce que l'on doit faire ; et nous comptons, certes, sur la critique de tous ceux qui s'intéressent à la protection et au développement des communautés arriérées, afin de nous renseigner sur les défauts qu'ils croiraient avoir remarqués dans notre organisation et dans notre œuvre, afin de les corriger dans l'avenir.

En favorisant le développement des communautés indigènes, l'Institut ne prétend point les conserver dans leur état actuel de retard économique et culturel, mais transformer leur culture afin de les intégrer dans la vie économique, sociale et politique du pays, en assurant ainsi l'unité du Mexique.

★

★ ★

QUE FAIT L'INSTITUT NATIONAL POUR AMÉLIORER LE

Nous répondrons à cette question en quelques mots : en remplissant scrupuleusement les fonctions que la loi a assignées à l'Institut. Il faut souligner, toutefois, que cet organisme a pour principale attribution de modifier les conditions d'existence des groupes sociaux ayant les niveaux de vie les plus bas de tout le Mexique : les indigènes.

Les programmes établis par l'Institut pour chacune des populations et des régions, sont mis en application par des *Centres Coordinateurs* disposant d'un personnel spécialisé, semi-spécialisé et non spécialisé. Dans quelque zone que ce soit, le premier point du programme est de diminuer l'isolement physique dans lequel vivent les indigènes, en construisant des routes reliant leurs communautés avec les centres de distribution. A l'exception des routes de la région mazatèque — lesquelles sont construites par la *Commission du Papaloapán* —



UT NATIONAL INDIGÉNISTE ER LE SORT DES INDIENS ?

celles que l'on construit dans les autres régions sont dues à l'initiative de l'Institut et réalisées avec l'aide du Ministère des Travaux Publics, des communautés et des particuliers. Au début, certaines de ces routes n'avaient pas de but économique, mais une simple raison culturelle ; elles sont en train de remplir ce rôle grâce à la transformation obtenue, tant sur le plan économique que sous tous autres aspects, dans les zones traversées par ces routes. Citons, parmi les plus importantes, les routes Chenahó - Pantelhó et Las Casas-Tenejapa, dans les Chiapas ; la route Parral - Guachochi, dans le Chihuahua, et les chemins vicinaux San Felipe Ixtapa - Chalcatongo, Juxtlahuaca-Putla et Jamiltepec - Pinotepa, dans l'Oaxaca. D'autres moyens de communication vont être installés : le téléphone, des lignes aériennes, etc...

La santé est un facteur d'importance capitale pour le relèvement du niveau de vie d'une popula-



*Séance de guignol pour les écoliers, à Belisario Dominguez
(Chiapas)*

tion ; si cette dernière est frappée par des maladies, son économie s'en ressent plus ou moins. Les régions indigènes sont des moins propices pour y rester en bonne santé. Aussi, dans ses zones d'action, l'Institut a-t-il mis en service de petits hôpitaux ou cliniques et des postes de secours, où l'assistance médicale est offerte gratuitement ou moyennant paiement d'une redevance purement symbolique. Ces établissements constituent aussi les bases de départ des campagnes de type préventif que réclame chacune de ces zones : contre le typhus, la variole, les maladies infantiles, etc... La dotation en eau potable est un point important du programme sanitaire de l'Institut.

Certes, c'est pour une grande part à travers les programmes de redressement économique que l'Institut National Indigéniste s'efforce de relever les niveaux de vie de la population indigène. Les mesures en question sont de quatre ordres : agricoles, de cheptel, industrielles et de crédit.

Les premières comportent surtout la propagation, après essais, de variétés de semis et de plants de qualité supérieure à ceux des indigènes. Des variétés de maïs, de blé, de haricots, de pommes de

terre et de plantes fourragères, adaptées aux divers milieux physiques, sont distribuées dans les zones d'action de l'Institut. Un chapitre spécial de cette partie du programme est consacré à la propagation des arbres fruitiers — pommiers, avocatiers, pruniers, etc... — dans des régions aux terrains impropres à la culture du maïs, lesquels compenseront, grâce aux ressources qu'ils fourniront aux indigènes, les insuffisances de produits de base. L'élevage va naturellement de pair avec l'action agricole ; plusieurs centres assurent la propagation de bonnes espèces de volailles, de porcs, d'abeilles et d'ovins.

La principale action industrielle de l'Institut est l'exploitation rationnelle des ressources forestières des indigènes, dans différentes zones. Ces indigènes — compte tenu de la superficie du Mexique — n'ont guère tiré de profits de ces richesses, dont l'exploitation par des gens du dehors a laissé leurs terres presque complètement dégradées par l'érosion. De plus, l'indigène ayant besoin de terres ne trouve d'autres ressources pour vivre que de brûler ses bois. L'intervention de l'Institut dans l'exploitation des forêts par leurs propriétaires eux-mêmes, et sur les



conseils de l'I.N.I., permettra, à l'avenir — comme cela a déjà été fait —, à divers groupes d'indigènes, vivant dans des conditions précaires, bien que possédant de riches forêts, de jouir d'un logis confortable, de meilleurs aliments, de soins médicaux, de moyens de transport modernes et autres avantages dont ils sont actuellement privés. On s'attend à un progrès économique et culturel considérable dans les villages de Cusárare, Cabórachi, Norogachi, Guagua-chique, Choguita, Basíhuare, Samachique et d'autres encore, dont l'avenir est dans l'exploitation rationnelle de leurs bois.

L'installation et le bon fonctionnement de coopératives ainsi que la prestation de certains moyens financiers — crédits et autres — sont aussi des moyens efficaces, employés par l'Institut. Par exemple, dans les régions des *Tzeltales* et des *Tzotziles*, fonctionnent des coopératives de consommation ayant débuté avec de petites subventions de l'Institut, lesquelles profitent à un nombre considérable d'indigènes, de deux façons :

en leur fournissant des ustensiles à bon marché, et en fixant les prix sur le plan régional. L'Institut a obtenu des fonds pour ouvrir diverses exploitations forestières ainsi que des pêcheries. Ses démarches tendant à poursuivre la dévolution de fonds communaux aux indigènes, a été un très important facteur de rendement et de consommation dans les régions habitées par ces indigènes. L'Institut a fourni des subsides directs pour la création de silos de maïs dans la Tarahumara, lesquels assurent l'alimentation des populations et provoquent, à leur tour, la formation d'autres réserves de grains. A Costa Chica, dans l'Oaxaca, de petites avances sont allouées à l'agriculture, lesquelles libèrent les paysans du prêt usuraire et de la vente avant récolte. Cette multiple activité économique est intensifiée dans la mesure des possibilités de l'institution.

10 ANS D'INDIGÉNISME (Synthèse de travail)

En 1951, l'Institut National Indigéniste ouvrait son premier *Centre Coordinateur*, installé dans la zone Tzeltal-Tzotzil, dans les Chiapas.

Au cours des dix années qui se sont écoulées depuis lors, d'autres Centres Coordinateurs ont été

créés : celui de la *Tarahumara*, dans l'Etat de Chihuahua ; celui du *Papaloapan* qui englobe la région mazatèque et chinantèque, dans l'Oaxaca ; celui de *Tlaxiaco*,

dans la Haute Mixtèque de l'Oaxaca ; celui de *Jamiltepec*, dans la Basse Mixtèque de l'Oaxaca ; celui de Peto, dans le Yucatán ; le *Sous-Centre de Huautla de*

Jiménez, dans la Sierra Mazatèque de l'Oaxaca, et le *Centre Corahuichol*, dans les Etats de Jalisco et de Nayarit.

La population indigène du pays s'élève à trois millions d'habitants. Actuellement, l'influence de l'Institut National Indigéniste, à travers ses Centres Coordinateurs, se fait sentir sur une population de 600.000 personnes, dont plus de 60 % sont des indigènes.

L'Institut National Indigéniste s'est attelé à la tâche jusqu'à complète liquidation du problème indigène au Mexique, et l'œuvre accomplie au cours de ces dix années (1951-1961) peut être synthétisée comme suit :

Service de Santé. — Un personnel de 23 médecins assure, actuellement, les services de 19 cliniques, 13 postes de secours et 2 formations mobiles, créés par l'Institut.

L'Institut a inventé un nouveau technicien, appelé « promotor » (moniteur), qu'il utilise aussi bien pour les services sanitaires que pour l'enseignement ou l'agriculture. Ces « promoteurs » sont des indigènes bilingues ayant terminé leur instruction primaire et, parfois aussi, leurs classes secondaires, et qui ont suivi un entraînement spécial en vue du travail dans les communautés dont ils

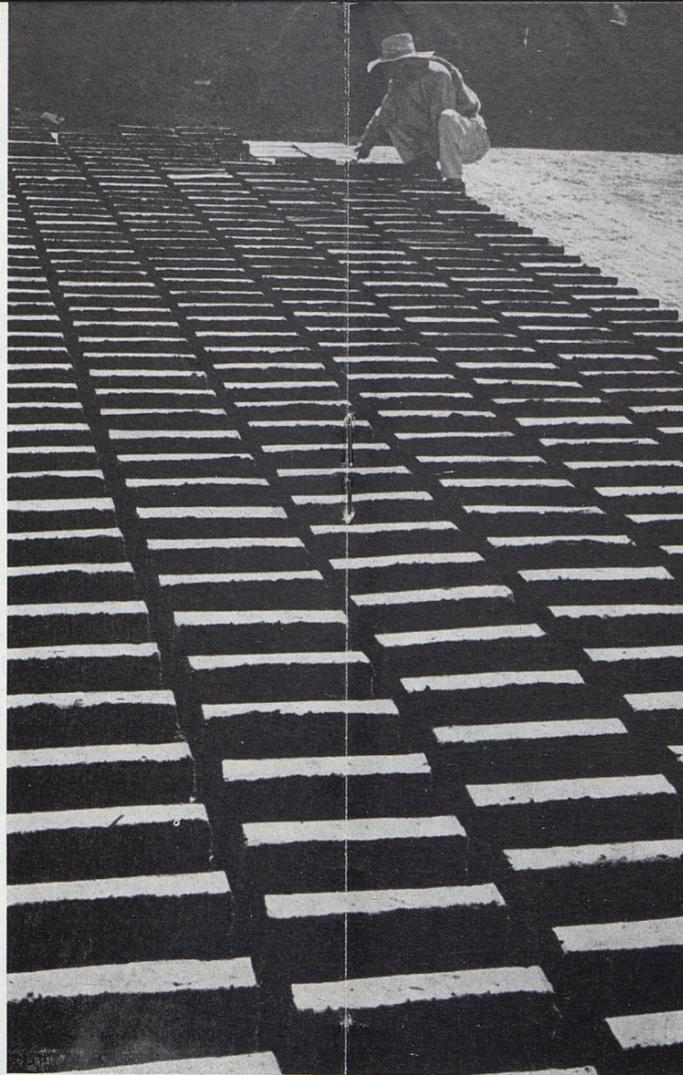
sont originaires. Il y a actuellement 48 « promoteurs » des services sanitaires, en fonctions dans les communautés indigènes.

Education. — L'Institut National Indigéniste dispose d'un personnel de 222 « promoteurs » — instructeurs indigènes bilingues préparés par l'Institut — dont 197 garçons et 25 jeunes filles, placés sous le contrôle de 16 instituteurs. Il y en a actuellement 220 en activité.

Dans ces écoles l'on enseigne l'espagnol à la population indigène, en suivant des méthodes spéciales d'enseignement, adaptées aux caractéristiques, à la tradition et aux coutumes des diverses communautés indigènes.

De plus, à Tlaxiaco, il a été créé un système d'écoles radiophoniques (50 jusqu'à ce jour) distribuées dans 50 localités de la Haute Mixtèque. Ce qui a permis d'étendre l'enseignement à 2.200 enfants habitant des communautés dispersées et lointaines.

Conformément aux systèmes spéciaux réclamés par ce travail



Fabrication de briques crues à San Cristóbal Las Casas (Chiapas)

Type tarahumara (Chihuahua)



Un Tarahumara (Chihuahua)



Tenejapanèques à une séance de guignol (Chiapas)



Déjeuners scolaires (Chihuahua)

Mère mazatèque berçant son enfant



éducatif, l'Institut National Indigéniste a édité son propre matériel didactique, afin que celui-ci soit adapté aux caractéristiques culturelles, sociales et économiques des populations des différentes zones. Il a été édité et distribué 200.000 exemplaires de publications, abécédaires, livres, brochures, journaux, sans compter un important matériel audio-visuel.

Les écoles disposent de diverses annexes : installations sanitaires, ateliers de couture et de menuiserie, lotissements et vergers scolaires, jardins, parcs d'enfants, terrains de sports et maisons pour les instituteurs.

Etant donné que les communautés indigènes sont généralement dispersées et que les habitations sont éloignées les unes des autres, il a été créé ce que l'on appelle des *Ecoles-Auberges* dans le Chiuhua, où les enfants se rendent du lundi au vendredi, pour rentrer chez eux le samedi et le dimanche. Dans ces écoles-auberges, où leur sont offerts le gîte et le linge, les élèves reçoivent un complément de nourriture.

Voies de communication. — Dans ce domaine, rompant avec l'isolement traditionnel dans lequel ont vécu, durant des siècles, des centaines de communautés indigènes, l'on est arrivé à créer un

réseau de chemins et de pistes de près de 500 kilomètres de longueur. L'Institut a participé à la construction de deux terrains d'aviation — un dans la Tarahumara, l'autre dans le Jamiltepec — afin de faciliter l'accès à ces régions où les voies de communication terrestres sont particulièrement difficiles et coûteuses.

Agriculture. — L'Institut a porté une attention spéciale à l'encouragement et à l'amélioration de l'agriculture indigène, en installant des terrains d'expérimentation, en diffusant de nouvelles cultures et en donnant de l'impulsion aux cultures traditionnelles

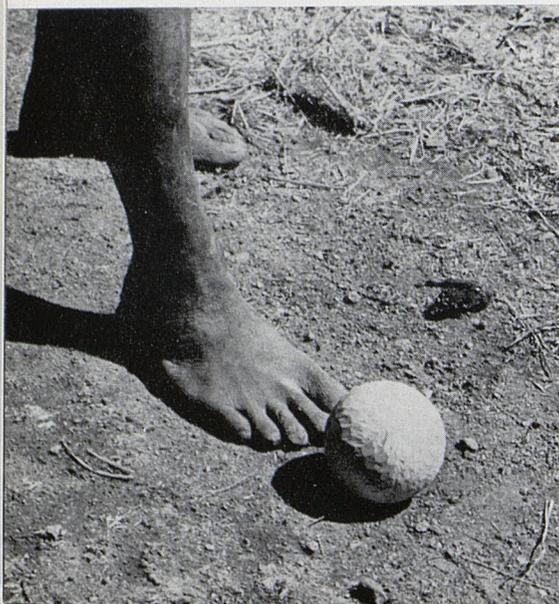
de blé, de haricots, de salades et de plantes fourragères, telles que la *Zacate Ray Grass*, la *Merkeron* et le *blé noir* (*sarrasin*).

L'arboriculture a reçu une impulsion particulière ; un total de 530.000 arbres fruitiers et 2.000.000 de plants de café ont été distribués jusqu'à ce jour. Un programme d'amélioration de la culture de l'ananas — notamment dans le Jamiltepec — a été mis en application, et l'on a favorisé l'élevage en créant des centres avicoles et apicoles, des porcheries, ainsi qu'en pratiquant la vaccination.

Electrification. — En étroite collaboration avec la Commission



Tisserand zinamantèque (Chiapas)



grâce à des semences plus résistantes et d'un meilleur rendement. Voici quelque temps, on a pu installer un *Laboratoire d'agro-biologie* dans lequel on procède à l'analyse des sols et à des recherches sur des variétés de semences, etc...

Dans le cadre de l'œuvre réalisée en ce domaine, il faut souligner l'acceptation par les indigènes de certaines variétés de maïs,

Fédérale de l'Electricité, l'Institut National Indigéniste a mis en application, depuis trois ans, un programme qui a permis de faire bénéficier de l'électrification 17 petites bourgades indigènes : La Libertad, Yalcul, Chanal, Romerillo, Chamula, Chilil, Oxchuc, Mitontic et Chenalhó, dans les Chiapas ; San Miguel el Grande et San Agustín Tlacotepec, dans la Haute Mixtèque ; Huaxolotit-

lán, Pinotepa de Don Luis, San Juan Colorado, Mechoacán et San Agustín Chayuco, dans la Basse Mixtèque. La population totale de ces localités est d'environ 20.000 habitants.

Promotion économique. — L'une des plus importantes réalisations en vue du redressement économique des communautés indigènes, a été la mise en valeur des ressources forestières. Dans des communautés où les indigènes possèdent des bois qui n'étaient pas exploités à leur profit, l'Institut a créé de nouvelles sources de revenus grâce à la mise en valeur rationnelle de ces bois, sans faire abandonner leurs occupa-

tuent une source importante de travail pour les indigènes eux-mêmes, car ce sont eux qui travaillent aux coupes de bois, au charroi des troncs, à la construction de chemins et de pistes, voire à des travaux qualifiés comme le sciage.

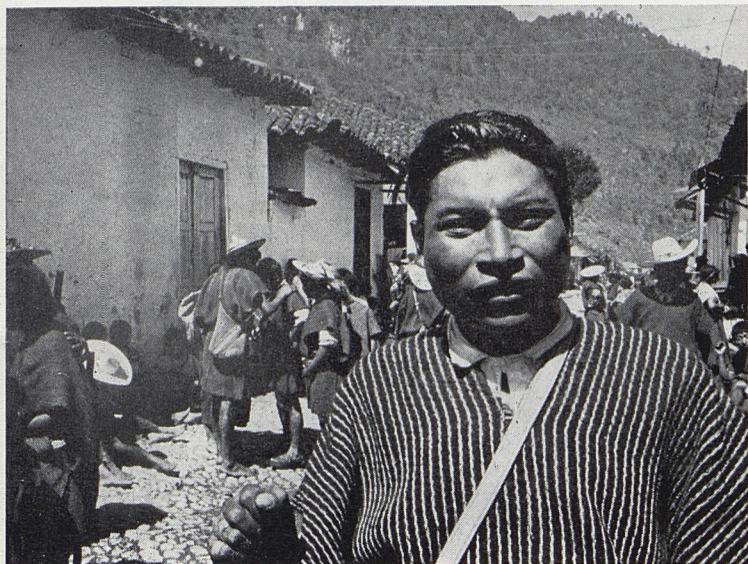
Les bénéfices obtenus par ces exploitations forestières sont répartis en fonction des besoins des communautés en général et des familles en particulier.

Dans les communautés tarahumaras, on a pu les faire réinvestir par les indigènes — sur décisions prises par eux dans leurs assemblées générales — dans des ver-

A Cusárare — premier *ejido* forestier, organisé en 1956 — un programme vient d'être mis en application pour l'amélioration de l'habitat. Un premier groupe de maisons d'habitation vient d'être construit.

Grâce à cette impulsion économique, un grand pas a été franchi le 3 avril 1961, date à laquelle a été constitué le premier *ejido* forestier dans *Los Altos de Chiapas*, au bourg indigène de Yaxtinín.

L'Institut a attiré, en outre, des crédits et des financements en vue de l'installation de basses-cours domestiques, de centres avicoles,



Marché à San Cristóbal Las Casas (Chiapas)



Indiens Chamulas. - Chiapas

tions aux indigènes. Dans la Sierra Tarahumara, 9 *ejidos* forestiers ont été organisés. Ces *ejidos* ont produit, globalement, une somme de 3.037.097 pesos, dont ont profité 2.319 *ejidatarios*, chefs de famille, soit un total de 8.770 personnes.

A part les bénéfices obtenus par les *ejidatarios*, propriétaires de forêts, les *ejidos* forestiers consti-

gers d'arbres fruitiers, la construction de silos, l'achat de maïs et de haricots, de fil de fer pour clôtures, d'outillage agricole, d'animaux (pour augmenter le cheptel), dans la construction d'écoles, dans la distribution de déjeuners scolaires, de linge pour enfants, dans l'installation de postes de secours, dans l'achat de produits pharmaceutiques, etc...

— 19 —

Danse des Matachines. Tarahumara — les grelots sont des graines séchées



d'ateliers de menuiserie, de boutiques communales, de coopératives, d'avances de fonds pour la culture du maïs et pour la stabilisation des prix des denrées agricoles produites par les indigènes, notamment le riz et le maïs.

Promotion agraire et défense de la population indigène. — En vertu d'un arrangement avec le Département Agraire, l'Institut dispose d'ingénieurs dans chacun de ses Centres, lesquels s'occupent exclusivement d'effectuer des travaux en vue de doter de terres les communautés indigènes. Ces ingénieurs, subventionnés par l'Institut National Indigéniste, établissent les études, lèvent des plans et exécutent tous les travaux en étroite collaboration avec le Département Agraire.

L'Institut — également avec le concours du Département Agraire — est en train de dresser un plan de colonisation par des indigènes dans les régions des Chiapas et de l'Oaxaca.

Dans les Centres Coordinateurs sont également installés des Services Juridiques qui s'occupent de conseiller les indigènes sur la façon dont ils doivent faire leurs promotions et les défendre dans le cas où, profitant de leur ignorance ou de leur pauvreté, l'on tenterait de les exploiter.

Dans ces Services Juridiques, créés il y a à peine quatre ans, 1.024 questions ont été traitées : affaires agraires, consultations

d'autorités « ejidales », contrats divers, affaires pénales ou civiles, problèmes de travail, démarches de toute sorte en matière de droit en faveur des *ejidos* et des communautés indigènes.

Comité de Patronage des Arts et Industries populaires.

— Le Comité de Patronage des Arts et Industries populaires a été organisé avec le concours de l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire. Ce Comité a installé des musées et des ateliers en divers endroits du Mexique ; sa mission est de veiller à la protection des arts populaires exécutés par la population indigène et paysanne. Il a monté un Musée Central à Mexico — avenue Juárez —, ainsi que des musées et des ateliers d'art populaire à San Luis Potosí, à Tzintzuntzan (Michoacán), Uruapan (Michoacán), Tlaquepaque (Jalisco), Chiapa de Corzo (Chiapas), et il est parvenu à la restauration de styles mexicains qui étaient falsifiés et remplacés par la copie d'objets européens et américains ; dans l'industrie de la laque, par exemple, il a pu conserver des motifs traditionnels — sur le point de disparaître — à Pátzcuaro, Uruapan et dans les Chiapas, en utilisant des matières comme l'igname et la cochenille.

Outre les publications dont il a déjà été parlé et qui ont un but éducatif, il a été édité des brochures de divulgation en matière de Santé, d'Agriculture et d'His-

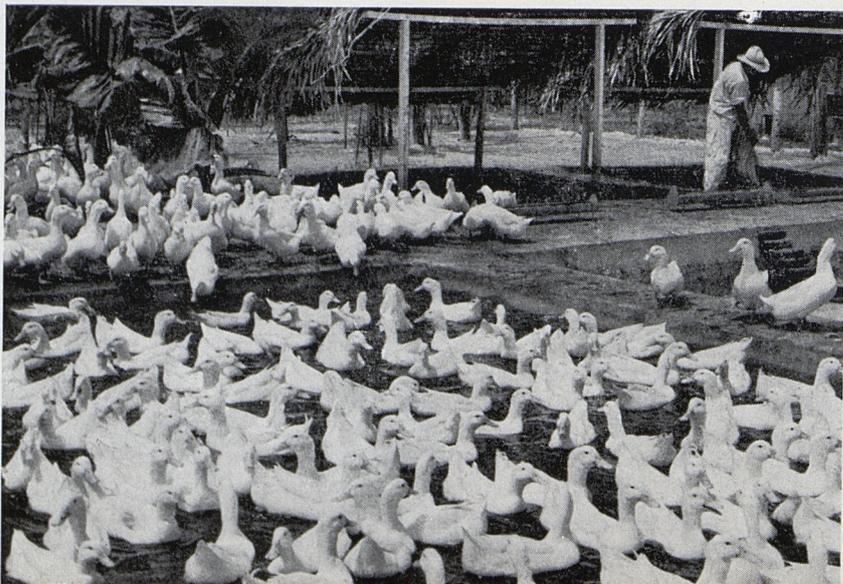
toire du Mexique ; le bulletin mensuel publié par l'Institut, « *Acción Indigenista* », vient de faire paraître son 100^e numéro.

LA SALINE IODÉE DE JAMILTEPEC

En janvier 1958, l'Institut créait un centre de sel iodé en vue de combattre le goitre, mal endémique qui sévit dans un vaste secteur de la Mixtèque côtière. Les résultats de la campagne menée contre ce fléau seront connus en 1963. Toutefois, bien qu'il faille encore une année pour apprécier l'œuvre entreprise, l'on peut dire que ce centre a produit, en 1960, 212 tonnes de sel iodé, pour des milliers de familles de la Mixtèque, et, en 1961, les travaux s'étant intensifiés, il a donné 318 tonnes et demie ; ces chiffres dépassent toutes les prévisions et ils permettront d'accentuer la campagne sanitaire engagée voici deux ans.

On évalue à 427.310 personnes, dont 147.873 indigènes, la population ayant bénéficié de cet effort ; ce qui prouve que l'Institut National Indigéniste, tout en s'occupant de préférence des indigènes, n'exclut pas les Métis qui, d'ailleurs, ont profité en plus grand nombre de la campagne contre le goitre.

Comme pour toutes les tâches de l'Institut National Indigéniste, une étude préalable avait mis l'accent sur l'importance de la création du centre en question. Le Dr Rafael Mijangos, ancien directeur du Centre Coordinateur de Jamiltepec et actuellement directeur de celui de Peto (Yucatán), avait dressé la liste des maladies endémiques de la région : paludisme, typhus, « mal del pinto », lèpre et goitre. Les campagnes sanitaires ont porté sur ces maladies. En ce qui a trait au goitre, l'attaque a été directe et efficace. Il n'est pas exagéré d'affirmer que le goitre disparaîtra d'ici peu de la Mixtèque côtière.



Centre avicole dans le Papaloapan

Une œuvre originale de la Révolution Mexicaine :

L'ÉCOLE DE MÉDECINE MILITAIRE

par le Dr Enrique PEÑA y de la PEÑA,
Médecin Général du Service de Santé Militaire
Professeur à l'École de Médecine Militaire

TOUT au long des années où la Révolution Mexicaine glorifiait ses principes dans le sang et les souffrances de ses enfants, un éminent médecin militaire, le Dr Guadalupe Gracia García, fit siennes la douleur et l'angoisse de ses frères, en voyant de quelle façon leurs troupes étaient décimées par les blessures et les maladies faute de soins médicaux adéquats. Cette douleur, ressentie dans sa propre chair, fit germer en lui l'idée lumineuse de former des médecins, pour qu'en accomplissant leur devoir, ils ne suivent pas seulement les rigides disciplines scientifiques, mais qu'ils le fassent, en outre, avec un sens des responsabilités et une affection fraternelle. Il combattit âprement pour cette généreuse idée qu'il fit partager au général Enrique C. Osornio. Ce dernier la soumit — par une nuit du mois de mai 1915, sur le quai de la gare de Trinidad — au général Alvaro Obregón, Ministre de la Guerre et de la Marine. Convaincu de cette nécessité, le ministre l'adopta et, après lui avoir donné forme, il porta son projet à la connaissance du Chef de la Révolution, don Venustiano Carranza.

Peu de temps après, dans la cour d'honneur du vieil Hôpital Militaire d'Instruction, devant son Cabinet et les membres du Corps Diplomatique réunis, Venustiano Carranza s'exprimait en ces termes :

« Aujourd'hui, 12 octobre 1916, je déclare l'École Nationaliste de Médecine Militaire solennellement inaugurée. »

Puis, il signa le décret de création, à Querétaro, le 1^{er} janvier de l'année suivante. Dans les considérants de ce décret sont magistralement fixées les réalités de l'époque et les vues de ses auteurs :

« 1^o Que, dans toutes les Nations civilisées, l'on porte une attention particulière au Service de Santé Militaire, le considérant comme faisant partie intégrante de l'Armée...

« 2^o Qu'en temps de paix, les fonctions de médecins militaires sont d'une grande utilité, non seulement parce qu'ils se consacrent à la préparation de leurs services pour le cas de guerre, en étudiant les conditions sanitaires du pays, la façon de combattre les maladies de

caractère endémique dans les différentes régions, et, en général, tout ce qui se rapporte à l'hygiène et plus spécialement à la santé militaire.

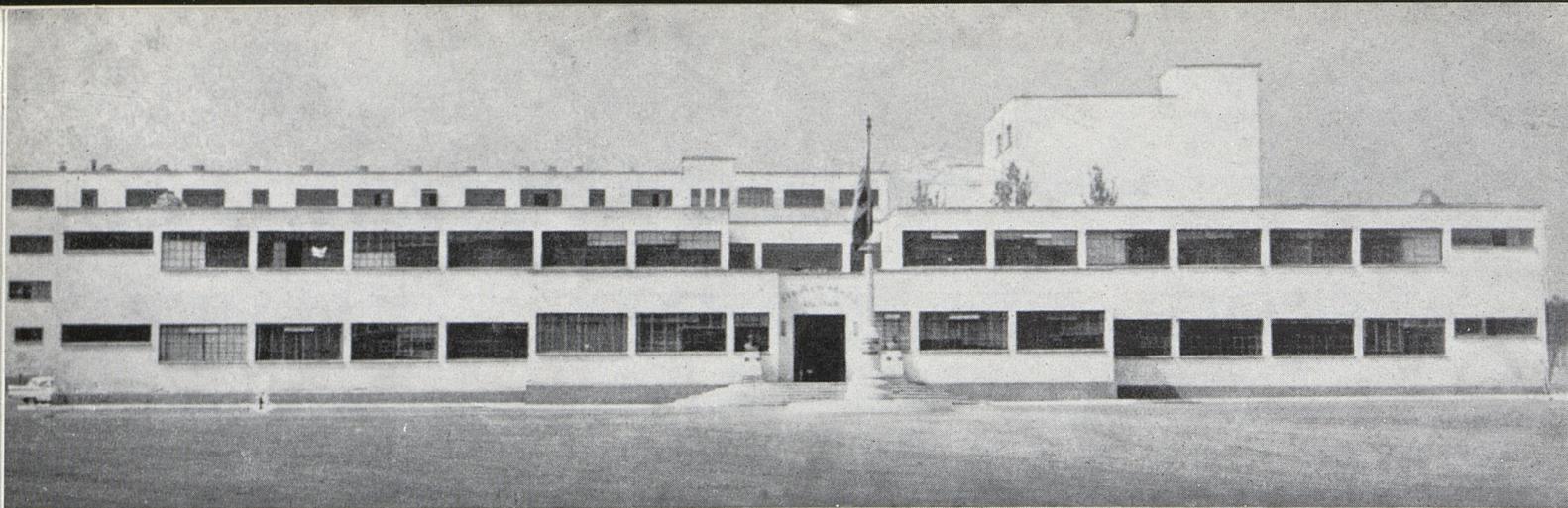
« 3^o Qu'auparavant, aucun des gouvernements de la République ne s'est préoccupé du Service de Santé Militaire, qui compte des membres vraiment éminents, ayant honoré la Patrie.

« 4^o Que ces importants services rendus par les médecins militaires ayant été reconnus durant la dernière campagne engagée contre la réaction, car, au cours des combats, les médecins donnaient non seulement leurs soins aux blessés, mais, lorsqu'il le fallait, ils se mettaient à la tête des soldats et ceux-ci se battaient avec plus de courage devant l'exemple donné par ceux qui, par la suite, allaient soigner leurs blessures.

« 5^o ... que les services de médecins militaires sont indispensables à toute Armée disciplinée..., etc... »

Mais tout ceci n'était que le début d'un travail gigantesque qui, comme tout effort créateur, fut assailli par de graves problèmes financiers, par de noirs présages et par un scepticisme tenace. Toutefois, rien n'arrêta le Dr Gracia García, qui demanda et obtint le concours de professeurs remarquables; il se mit en rapport avec les *Ecoles Préparatoires* (secondaires) du pays, et des jeunes gens pleins d'illusions affluèrent de tous les coins du Mexique. Ce groupe de patriotes courageux, aux vues élevées, intelligents et capables, se donna pour tâche d'asseoir les bases de notre rigide existence scientifique et militaire, et de lui donner forme. Grâce à eux, l'École de Médecine Militaire conquiert rapidement, par ses propres mérites, une place de choix dans notre Patrie, ainsi que la considération de l'étranger.

L'École de Médecine Militaire possède des caractéristiques fondamentales qui la rendent unique : elle offre le logement, l'habillement, la nourriture, une bibliothèque, un modeste prêt hebdomadaire et une carrière supérieure; néanmoins, elle exige des élus de la discipline, des études, du travail et un sens de leurs responsabilités devant la société en général et devant l'Armée en particulier. Pour y être admis, il faut avoir obtenu le baccalauréat



L'École de Médecine Militaire

ès-sciences biologiques ou le baccalauréat classique. Il est procédé à l'admission dans cette Ecole selon un choix rigoureux, sur les bases suivantes :

1. Nombre de places limité : pédagogiquement, les groupes ne doivent pas se composer de plus de 30 élèves.

2. Les candidats doivent avoir l'aptitude physique requise pour le service actif des différentes armes.

3. Choix scientifique : des épreuves écrites constatent leur connaissance des sciences biologiques et des langues — ces épreuves comportent : physique, chimie, biologie, zoologie, botanique, anglais et français.

4. Un examen psycho-biologique comporte des épreuves relatives à la personnalité, l'intelligence, la vocation.

Il est à remarquer que la seule Ecole de Médecine ayant eu le mérite d'appliquer ces conditions fondamentales d'admission est l'Ecole de Médecine Militaire. Le programme des études de cette dernière est si complet que déjà, en 1944, au I^{er} Congrès des Doyens de Facultés et des Directeurs d'Ecoles de Médecine, il fut décidé « que toutes les Ecoles de Médecine du Pays enseigneraient les matières fondamentales inscrites au programme de l'Ecole de Médecine Militaire du Mexique ». La préparation du médecin militaire requiert six années d'internat; le programme des cours est réparti sur six Sections Pédagogiques.

I. Section de matières d'anatomie. — Celle-ci comprend les chaires d'anatomie macroscopique (320 heures de travail); d'embryologie, de génétique, de cytologie et d'histologie (120 heures); d'anatomie microscopique (120 heures).

II. Section de matières académi-co-expérimentales. — Cette Section comporte les chaires de physico-chimie et de physiologie générale (320 heures); de physiologie humaine (640 heures); de microbiologie, de parasitologie et d'immunologie générale (140 heures); de sérologie et immunologie (50 heures); et de pharmacologie (240 heures).

Ces deux Sections Pédagogiques enseignent toutes les matières étudiées en médecine sous le titre de « matières fondamentales ».

III. Section de Médecine. — Propédeutique clinique médicale (200 heures); sémiologie et histoire clinique (200 heures); conférences de radiologie clinique médicale; pathologie (500 heures); psychologie humaine (50 heures); dix cours de nosologies médicales (555 heures); dix cours de cliniques médicales (1.050 heures de travail).

IV. Section de Chirurgie. — Comprend les chaires de propédeutique clinique chirurgicale (200 heures); technique chirurgicale (125 heures); sémiologie et histoire clinique (200 heures); conférences de radiologie clinique chirurgicale; huit cours de nosologies chirurgicales (20 heures); huit cours de cliniques chirurgicales (886 heures).

V. Section de matières militaires et de médecine militaire. — Cette Section comporte deux genres d'enseignements: 12 cours d'instruction militaire générale (1.950 heures) et un autre groupe de 5 cours d'instruction militaire spécialisée (357 heures).

VI. Section de Médecine Préventive. — Le droit à la santé étant un des droits fondamentaux de l'homme, reconnu par les Nations Unies, l'enseignement de la médecine préventive a été développé selon les directives fixées par les Réunions de Genève de 1950, de Monterrey (Nuevo León, Mexique) de 1957, et de Mexico (District Fédéral) de 1957.

La Section de Médecine Préventive comporte 14 cours pour un temps de travail de 710 heures. A partir de la quatrième année, il est confié à chaque élève un groupe de 4 ou 5 familles, dont il a la charge pendant trois ans. L'étudiant, conseillé par des professeurs, est responsable des soins, de la surveillance et du contrôle médical de ces familles. Un Centre de Santé a également été créé dans une cité de 1.800 personnes; ce Centre travaille sous le contrôle des élèves, qui sont conseillés par le personnel de la Section de Médecine Préventive.

★

★ ★

D'autre part, tous les élèves participent obligatoirement, chaque année, à une ou deux périodes de manœuvres en campagne, comportant des exercices sanitaires d'une durée de 3 à 6 jours à temps complet.

Les thèses ne sont plus présentées comme à l'origine; un travail traitant de la médecine préventive sur le plan social est présenté collectivement par les élèves de sixième année, ainsi qu'un rapport écrit sur le même sujet.

Toutes ces études constituent un cours de préparation de maîtres ès-sciences sanitaires, tendant à former ainsi, pour la première fois au Mexique, dans une Ecole de Médecine, non seulement de bons internes et des chirurgiens, mais encore des médecins versés dans les grands problèmes sanitaires de l'Armée et du pays.

L'Ecole de Médecine Militaire dispose de 132 professeurs pour 160 élèves. En 1947, une période d'internat d'une année à l'Hôpital Central Militaire, avait été prescrite en fin d'études. En 1955, cette durée fut portée à deux ans. Actuellement, tout médecin militaire doit étudier pendant huit années. L'Ecole de Médecine Militaire a également ouvert ses portes aux étudiants d'autres pays; elle a déjà accueilli des élèves du Guatemala, du Honduras, du Nicaragua, du Salvador, de Costa Rica, de Panama, du Venezuela et de la Colombie, de Bolivie et du Paraguay, des Etats-Unis d'Amérique du Nord et de la lointaine Ethiopie.

Sur ce chapitre, la mystique de la Révolution Mexicaine prend des proportions gigantesques, sans se préoccuper des barrières, des croyances, des races ou des distances.

L'œuvre sociale du médecin militaire, efficiente et constante, a été celle d'un précurseur. Que d'endroits de notre pays sont entrés, pour la première fois, en contact avec la science médicale, grâce au médecin militaire, cet homme qui ne cesse de battre les sentiers les plus éloignés du Mexique. Au début, son œuvre sociale consista principalement à assister les malades, mais, *de motu proprio*, devant les exigences du milieu et avec son sens des responsabilités, il a entrepris ses tâches sanitaires au moyen de conférences, de l'isolement de malades contagieux, de vaccins, de mesures élémentaires d'hygiène, etc...

Ces activités furent organisées en 1932, alors que le Dr Francisco R. Vargas, Chef de la Section de Médecine du Service de Santé Militaire, envoyait les premiers questionnaires géomédicaux, afin d'être remplis par tous les médecins militaires chargés de mission à travers le Mexique. Ces questionnaires comportaient les renseignements ci-après, relatifs à la région : orographiques, hydrographiques, climatologiques, raciaux, activités sociales, moyens de production, voies de communication, eaux, hygiène, mortalité, morbidité, vaccinations, etc...

De nouveaux problèmes se posent; il faut davantage de moyens de travail. Les médecins militaires estiment

qu'ils ont atteint leur majorité et qu'il est temps d'apporter non seulement leur effort spirituel, mais encore leur effort financier; car il n'est pas possible d'exiger du Gouvernement de soutenir le rythme accéléré des besoins du peuple. C'est dans cette idée qu'a été créée l'*Association Civile pour le Développement de la Recherche Scientifique* à l'Ecole de Médecine Militaire; car, comme le dit le Dr Juan Pérez Muñoz, « l'Ecole a rempli sa mission spécifique d'une façon remarquable. Elle a formé des médecins capables ayant une vocation disciplinée. Cependant, son destin, ne dépend pas seulement de son histoire, il dépend bien davantage de ses réalisations dans l'avenir », quand il parle de l'implantation de façon régulière et permanente de la recherche scientifique dans toutes les disciplines médicales essentielles. Les moyens financiers ont été fournis par tous les médecins militaires; ce fonds est déposé à la *Nacional Financiera*, et son capital est inaliénable; seuls les intérêts peuvent être utilisés. Cette excellente idée a porté ses fruits et d'importantes donations ont été versées par les hautes sphères gouvernementales et par des particuliers.

La Fondation a entrepris une autre tâche : la refonte du statut des professeurs. Dès 1934, les docteurs Léon Martínez et Mayoral Pardo indiquaient très clairement, dans leur communication intitulée « Considérations préalables au chapitre sur le recrutement et l'avancement du professorat de l'Ecole de Médecine Militaire », que le professeur ne s'improvise pas; qu'il a besoin de posséder des connaissances étendues et profondes de la matière qu'il enseigne, un critère droit et une méthode pédagogique adéquate. Mais, les vastes connaissances ne peuvent s'acquérir à brève échéance; la rectitude du jugement n'est pas seulement l'acquisition de ces connaissances, mais le résultat de l'expérience en vue de les étendre par leur renouvellement constant, et les méthodes pédagogiques requièrent des connaissances générales de pédagogie et de psychologie, avec des orientations particulières selon la nature de leur enseignement et en rapport avec la préparation et la capacité des élèves. Tout ceci étant une œuvre de temps, d'étude, de vocation et de volonté, des bourses sont déjà décernées en vue de la formation des professeurs de demain, à qui des cours spéciaux seront payés au Mexique ou à l'étranger s'il est nécessaire. Mais il y a encore plus; à tous les professeurs de matières fondamentales, à ceux qui doivent consacrer tout leur temps à l'enseignement, en renonçant à leur profession de médecins comme moyen d'existence, on est en train d'essayer de leur verser une solde adéquate et suffisante afin que toute leur énergie soit concentrée dans l'enseignement de leur discipline.

L'Ecole de Médecine Militaire du Mexique, ce produit légitime de la Révolution, sous la poussée vigoureuse de tous ses enfants, a pu devenir un sujet d'orgueil pour l'Armée et pour le Peuple Mexicain.

LE XVI^e

ANNIVERSAIRE DE L'ORGANISATION
DES

NATIONS UNIES

par Manuel TELLO
Ministre des Affaires Etrangères

Au cours de la cérémonie qui s'est déroulée le 24 octobre 1961, au Palais des Beaux-Arts de Mexico, à l'occasion du XVI^e anniversaire de l'Organisation des Nations Unies, M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères du Mexique, a prononcé un discours dans lequel nous relevons les passages suivants :

LE GOUVERNEMENT DU MEXIQUE
ET
LES NATIONS UNIES

JE renouvelle personnellement l'adhésion du Gouvernement du Mexique à l'Organisation des Nations Unies, à l'heure précise où celle-ci traverse une des crises les plus sérieuses de sa brève histoire.

Nous ne lui rendrions aucun service si nous essayions de dissimuler la vérité derrière des phrases dithyrambiques, car c'est à l'ensemble des Etats, à l'attitude internationale de chacun d'eux, que nous devons attribuer les succès et les échecs de notre organisation.

Constituée en 1945 pour « préserver les générations futures du fléau de la guerre », elle a été impuissante à remplir la plus haute de ses missions. Et le fait que les conflits armés survenus depuis lors, n'aient pas atteint des proportions mondiales, ne constitue pas une circonstance atténuante, car c'est justement ce genre de conflits que nous pensions pouvoir étouffer rapidement.

Il est évident qu'en souscrivant à San Francisco, la Charte de l'Organisation des Nations Unies, nous ne



M. Manuel TELLO

pensions jamais que ses membres y répondraient, en toutes occasions, comme mus par le ressort de la fraternité. Nous savions que, inévitablement, des controverses s'élèveraient entre eux et que nous nous trouverions en face de situations susceptibles de mettre la paix en danger ; mais, en même temps, nous avions confiance — nous avons besoin d'avoir confiance — en ce que les méthodes instituées en faveur de la sécurité collective, ainsi que le sens des responsabilités des grandes puissances agiraient efficacement, et que le veto — c'est-à-dire le recours qui paralyse le Conseil — ne serait employé qu'à la dernière extrémité.

Malheureusement, nos espoirs ont été de courte durée. Il n'a pas fallu beaucoup de temps pour que l'on revienne à la politique de l'équilibre de forces qui, en soi, constitue une négation du principe de la sécurité collective, auquel tous les Etats — grands et petits — devraient contribuer en mettant à la disposition du Conseil de Sécurité les forces armées nécessaires au maintien de la paix. Nous avons carrément ignoré cette disposition de la Charte, et l'Organisation en est restée, pourrait-on dire, affaiblie d'avance. Ce processus, propre à la situation actuelle que nous connaissons

sous le nom de « guerre froide », a commencé à se développer presque simultanément. Il s'agit, en réalité, d'un vieux phénomène qui, pour être connu, n'en est pas moins dangereux. Avant 1940, nous l'appellions « guerre des nerfs ». Est-il bien nécessaire de rappeler qu'elle s'est terminée par l'une des pires catastrophes qu'ait connu l'Humanité ?

Il ne faut pas s'étonner que, dans les circonstances décrites jusqu'ici, certaines tendances commencent prudemment à se faire jour, tendances qui, si elles se cristallisaient, impliqueraient la désintégration des Nations Unies dans leurs forces vives. J'inclus dans ces tendances celles qui essaient de convertir l'Organisation en quelque chose d'à peine plus important qu'une académie délibérante ; celles qui parlent de la remplacer par des institutions composées exclusivement de pays ayant d'identiques structures politico-sociales ; et, plus près de l'actualité, celles qui tendent à disloquer l'unité du Secrétariat, à la tête duquel a lutté pour la paix et la justice, la noble figure de Dag Hammarskjold, à qui je rends l'hommage auquel il a droit.

Nous qui croyons que la vie de rapports collectifs des Etats ne peut se dérouler d'une manière harmonieuse et constructive qu'au moyen de la vigilance d'un organe — les Nations Unies — qui la maintienne dans le cadre des normes perfectibles du Droit et conformément aux buts et principes de la Charte, ne pouvons que rejeter ces tendances.

La gravité de l'heure marque pour nous tous, au même titre, une obligation qui ne peut être différée : renforcer les Nations Unies. Insister — et chacun doit y insister de son côté — sur l'adoption de mesures qui tempèrent la guerre froide et conduisent à l'observance et à l'application de la Charte.

LA NON-INTERVENTION

Permettez-moi d'élargir ma pensée par un exemple. La Charte consacre le principe de la non-intervention dans les affaires relevant de la compétence interne des Etats. La violation de ce principe est une source de frictions concourant à la guerre froide. Ne conviendrait-il pas — sur la base de l'intérêt commun — que l'Assemblée Générale précisât cette conception ? Il suffirait pour cela de rappeler la règle selon laquelle un Gouvernement ne peut, ni directement ni indirectement, encourager ou favoriser l'accomplissement sur le territoire d'un autre pays, de tout acte que le Gou-

vernement de ce dernier qualifierait d'intervention. En cas de doute, l'opinion du Gouvernement en question prévaudrait jusqu'à ce que l'Assemblée Générale ait résolu le conflit.

Le principe de non-intervention, ainsi renforcé, n'agirait pas — comme certains pourraient le supposer — au détriment des relations entre les peuples. Le Président de la République, M. Adolfo López Mateos, dans son message du 1^{er} septembre dernier, a dit qu'il ne s'agit pas que « les nations se transforment en flots étrangers à la réalité du monde où nous vivons ». Au contraire, quand ces relations seraient basées sur le respect et sur la loyauté, elles deviendraient de plus en plus fréquentes et fructueuses.

LE DÉSARMEMENT

La question du désarmement est peut-être la seule dont on peut dire, en toute rigueur, que la paix dépend de son heureuse solution. Le 14 octobre 1959, le Chef de l'Etat faisait remarquer, devant l'Assemblée Générale, qu'elle « constitue un problème d'une importance telle que nul ne saurait renoncer à le prendre en considération, et personne ne devrait se laisser gagner par la désillusion, par l'inertie ou par l'apathie. »

Tandis que l'on parcourt la longue route du désarmement, qui — ainsi que nous le savons tous — est hérissée de difficultés, l'Assemblée Générale devrait exercer son influence pour que les expériences de bombes nucléaires soient suspendues sans tarder.

LE SYSTÈME COLONIAL

Un autre problème auquel les Nations Unies doivent faire face est celui des colonies. Le Mexique a été et est toujours partisan fervent de la liquidation définitive du système colonial ; mais, cette liquidation doit avoir un objectif clair et précis : le bien-être de ses habitants, grâce à l'exercice de leurs droits souverains. Il serait contradictoire que chaque colonie tombe dans l'anarchie ou sous la domination d'un Etat puissant, ou encore qu'elle se convertisse en un pion — blanc ou noir — dans l'abominable partie d'échecs de la guerre froide. Il ne suffit pas de libérer les peuples sous tutelle, il faut les aider dans les domaines politique, économique et social. Différentes solutions s'offrent à nous, mais ce n'est ni le moment ni l'endroit de les analyser.

LE CAS DE BERLIN

Enfin, il est un autre point critique, en ce moment, celui de Berlin, devant lequel les Nations Unies ne sauraient rester indifférentes. A côté de ses antécédents juridiques, il suffit que la situation actuelle mette en péril la paix et la sécurité internationales pour que l'Assemblée, usant des facultés que la Charte lui confère, fasse entendre sa voix et, se conformant au principe de l'autodétermination, entende la voix du peuple allemand.

LE MEXIQUE ET LA PAIX

Le Mexique s'est signalé aux Nations Unies comme un pays qui désire la paix avec ferveur ; mais, précisément pour cela, parce que nous souhaitons la paix, parce que nous favorisons le règne du droit et de la justice, parce que nous croyons en la nécessité de la coopération entre les Etats, je veux maintenant, de ce lieu et en ma qualité de Ministre des Affaires Etrangères, renouveler notre foi dans l'Organisation des Nations Unies et lancer un appel à tous pour que nous lui prêtions, chacun dans son rayon d'action, l'appui et les moyens nécessaires pour mener à bien sa délicate mission.

Ayons à l'esprit ses magnifiques réalisations sur le plan technique. N'oublions pas ses nombreuses réussites et, surtout, ne permettons pas que le découragement étouffe notre optimisme.

Recherchons, dans les inévitables controverses, les formules qui unissent, et non point les diatribes qui divisent. Essayons d'éviter les attitudes démagogiques. Quand il nous faut agir avec fermeté, faisons-le aussi avec sérénité. N'usons point, dans nos exposés, de phrases ou de mots qui seraient inacceptables même dans les relations personnelles. Souvenons-nous qu'il y a toujours pour chaque cas un langage propre et une patience constructive.

Le Mexique a tenu à agir de cette façon dans les organismes internationaux et il continuera de le faire, parce que — comme l'a dit un de ses grands poètes — il a la vertu d'être « toujours égal, fidèle à son miroir quotidien ». Indépendant dans ses jugements, respectueux de l'opinion d'autrui, généreux et cordial, inspiré par le noble propos de contribuer au bien-être humain, le Mexique continuera de lutter pour que les générations à venir soient libérées du fléau de la guerre.

LE MEXIQUE

A LA XVI^e RÉUNION ANNUELLE des Gouverneurs de la Banque Mondiale et du Fonds Monétaire International

M. Antonio Ortiz Mena, Ministre des Finances et du Crédit Public, était à la tête de la Délégation du Mexique à la XVI^e Réunion Annuelle des Gouverneurs de la Banque Mondiale et du Fonds Monétaire International, ainsi qu'à la V^e Assemblée Générale de la Corporation Financière Internationale et de l'Association Internationale d'Aide.

Lors de la séance de clôture, qui s'est tenue à Vienne (Autriche) le 22 septembre 1961, le Ministre des Finances, au nom des Pays d'Amérique Latine, a prononcé un discours dont nous donnons, ci-après, de larges extraits.

...**E**N ayant été chargé par les Pays d'Amérique Latine, il me faut parler des accords — capitaux pour l'avenir de cette région du monde — récemment adoptés à la réunion de Punta del Este (Uruguay). Nous sommes certains que les résolutions qui y ont été prises signifieront pour cette aire ce que d'autres plans, en leur temps, présenteront pour l'Europe dévastée par la guerre.

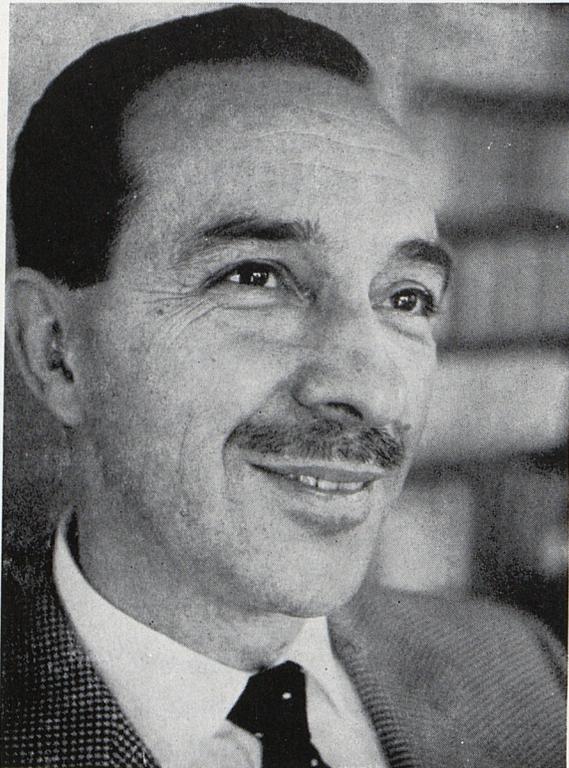
C'est pourquoi je me fais le porte-parole d'un appel à tous les organismes financiers internationaux, afin que ceux-ci participent, avec le plus vif intérêt et dans le plus grand enthousiasme, au développement de leurs activités tendant à la réalisation des objectifs élevés — humains et économiques — qui ont inspiré la *Charte de*

par Antonio **ORTIZ MENA**
Ministre des Finances
et du Crédit Public

Punta del Este (1). Les résultats de cette conférence encouragent nos espoirs, car ils sont vraiment bénéfiques du point de vue des Pays d'Amérique Latine.

Nous avons pu y relever l'extension des activités du *Fonds Monétaire International*, de sorte qu'elles en font une institution dont l'utilité, de plus en plus grande, va au-delà de ce qu'en avaient pensé les membres fondateurs eux-mêmes, lors de sa création. Le *Fonds* a accordé une aide large et opportune à nombre de nos pays, à un moment où la conjoncture économique provoquait chez eux — ainsi que l'exprime le magnifique rapport des Directeurs Exécutifs — une stagnation et, parfois, des diminutions de leurs rentrées de devises.

(1) Voir « Nouvelles du Mexique », No 26 (juillet-août-septembre 1961) pp. 14 à 17.



M. Antonio ORTIZ MENA

Nous voyons aussi que l'Institution se transforme et s'attaque aux problèmes avec la célérité requise. Aussi devons-nous reconnaître publiquement — et nous l'avons déjà apprécié auparavant — que le *Fonds Monétaire*, quand il poursuit la stabilisation financière dans les pays, le fait avant tout pour pouvoir asseoir des bases fermes en vue du développement sain et ordonné de ceux-ci. Cette stabilité n'est pas une fin en soi, mais un moyen indispensable pour parvenir à un progrès économique et, en particulier, pour que ce dernier s'étende effectivement aux masses et ne donne pas lieu à la création de grosses fortunes dans des secteurs favorisés par la hausse des prix. Nous remarquons que les activités du *Fonds* seront plus profitables si l'on accepte franchement le principe qui veut que certains mouvements de capital sont des problèmes d'opportunité normale, dans le monde économique, et que l'aide allouée par le *Fonds* pour y faire face est indispensable à la réalisation des objectifs originels de Bretton Woods.

De plus, nous voyons que cette attitude réaliste et souple se manifeste aussi par la reconnaissance du besoin d'utiliser les ressources disponibles, au moyen de méthodes particulières, pour l'obtention de crédits dans les pays dont les revenus en devises et la puissance financière sont élevés, afin de maintenir indemne la solidité des monnaies-clés, lesquelles se voient souvent soumises à des pressions de caractère extraordinaire.

Les Pays d'Amérique Latine souhaiteraient faire une mention spéciale à propos de l'importance du principe de l'aide accordée par le *Fonds* en vue de la stabilité de leurs monnaies, dans le cas de mouvement intempestif de capitaux. En effet, une sortie de capitaux, même si elle n'est pas considérable, a de l'importance pour tout pays où elle se produit. Aussi ne faut-il considérer, en aucune manière, que le *Fonds* ne doit intervenir que lorsque cette évasion affecte les monnaies largement employées dans le domaine international.

Il paraît donc singulièrement opportun, pour cette Assemblée qui tient ses assises dans l'Europe industrielle, de mettre l'accent — devant les dirigeants de l'économie et des finances des pays importateurs de matières premières — sur le fait que tout instrument de crédit n'est qu'une faible contrepartie des quantités de devises que les nations exportatrices cessent de percevoir du fait d'obstacles et de charges élevées et parfois inutiles, qui grèvent souvent lesdits produits. Un exemple illustrant bien cette assertion est le cas du café, pour lequel les taxes élevées à l'importation et à la consommation, pèsent lourdement sur les économies de quatorze pays d'Amérique Latine.

Il nous faut souligner que le tableau des mesures financières de coopération internationale resterait incomplet si l'on ne pouvait soumettre à une Institution l'attribution de crédits spéciaux pour soutenir les rentrées de devises touchées par d'importantes fluctuations de prix des matières premières. L'ajustement des conditions de paiement au relèvement des rentrées normales de devises, devrait être la partie fondamentale de ce genre de crédits.

Nous faisons appel à la compréhension et à l'entier concours des autorités du *Fonds Monétaire International*, afin que le groupe d'experts, créé selon les prescriptions de la Charte de Punta

del Este, recommande l'instrument le plus adéquat pour résoudre ce problème. Nous exprimons notre entière confiance en ce que le *Fonds* permettra un rapide accès à ces ressources aux pays qui les réclament par suite de la réduction de leurs tarifs douaniers, réduction découlant des programmes d'intégration économique de l'Amérique Latine.

A propos des activités de la *Banque Mondiale* — lesquelles offrent toujours un vif intérêt pour nous — nous nous réjouissons que l'on ait renouvelé l'invitation aux pays industrialisés en vue d'intensifier leurs efforts de collaboration avec la *Banque*, à travers des prêts d'ensemble, et, par ses institutions connexes, au moyen de plus gros apports de fonds, afin de leur permettre de mieux faire face aux demandes d'un monde dont le développement est un facteur vital. Ces questions sont intimement liées aux idées profondes du Président Black, idées inspirées sûrement par son expérience quant à la nécessité de faire un effort aussi grand en qualité que par l'ampleur de cette aide. Les pays européens sont et doivent être encore davantage une source importante de capital, d'équipement technique et d'exemple pour les pays sous-développés.

D'autre part, il est bon de rappeler que les pays d'Amérique Latine et, en réalité, de nombreux pays sous-développés, ont obtenu des rendements grandissants de leur production nationale, en fonction du volume de leurs investissements. Ces coefficients de productivité économique déjà élevés et qui, par ailleurs, peuvent être dépassés, sont suffisants pour attirer de plus fortes participations de capitaux nouveaux, ces derniers étant assurés que leur effort ne sera pas vain et que l'emploi des fonds sera très rentable.

De leur côté, les Pays d'Amérique Latine disposent déjà, pour la plupart, d'institutions de crédit, publiques et privées, ainsi que d'organisations industrielles parfaitement habilitées à

manier efficacement des prêts à long terme, indispensables à leur structure économique de plus en plus complexe et moderne. Ainsi, nous nous déclarons tout à fait d'accord avec l'exhortation faite aux pays exportateurs de capitaux, en vue d'en augmenter le volume et d'améliorer les conditions de remboursement afin de rendre l'investissement plus effectif et de permettre aux pays recevant des fonds de disposer de prêts extérieurs plus importants et d'une durée en facilitant le remboursement. Si certains pays disposent de gros crédits à court terme, ce n'est pas qu'ils s'attachent à les obtenir de cette façon, mais, bien souvent, c'était le seul genre de financement à leur portée, contrairement aux règles fondamentales des investissements qu'ils devaient obtenir. Nous ferons une mention spéciale en ce qui concerne la politique libérale de crédits adoptée par l'*Association Internationale de Développement* — si importante pour certains pays — et qui consiste à consentir des prêts à cinquante ans accompagnés d'autres conditions favorables, alors que les prêts ne pourraient et ne devraient pas tous être alloués dans ces conditions. Néanmoins, il est évident que l'obstacle le plus important, auquel s'affronteront les pays sous-développés à l'avenir, est le manque de cette sorte de ressources. Aussi est-il temps de faire un examen en vue de doter rapidement nos organismes financiers internationaux de ressources suffisantes, leur permettant d'être à la hauteur de la tâche qu'ils ont à remplir.

Il est donc évident qu'il faut que tous les pays participent à ladite Association, et que les nations exportatrices de capitaux effectuent les plus forts apports possibles pour accroître ses disponibilités. C'est la seule façon de pouvoir atteindre les objectifs de développement économique, dont l'importance est soulignée par cette remarque du Sous-Secrétaire d'Etat George W. Ball : « *Deux milliards d'êtres humains ne sont plus disposés à accepter les conditions de vie misérable, patiemment supportées par leurs ancêtres.* »

"Transfiguration et Mort de la Reine Mariana"

par le peintre mexicain Alberto GIRONELLA⁽¹⁾

LE peintre mexicain Alberto Gironella vient de présenter à Paris, Galerie Bellechasse, du 28 novembre au 12 décembre 1961, une série de toiles sous le titre « Transfiguration et mort de la reine Mariana ».

Edouard Jaquer commente cette exposition, dans un exposé intitulé « Du bon usage des reines mortes », dont nous extrayons les passages suivants :

« Hier, ou mieux voici deux siècles ou trois, c'était un personnage de chair : une reine, s'il vous plaît, belle peut-être comme assez bizarrement une comparaison fréquente prétend qu'elles soient toujours, mais reine en tout cas et par cette grâce de riches brocarts parés, parmi les ors de l'Escorial... Un tour d'objectif, et puis la voilà peinte, et puis morte et ensevelie, et voici au Prado son effigie contemplée par les silencieuses cohortes de touristes, reproduite dans les livres et tirée en cartes postales, par millions, d'un méridien à l'autre. Et puis advient l'ultime péripétie : un autre peintre passe par là, et une idée lui naît... De peintre à peintre, à deux siècles et plus de distance, une tête de reine ne compte plus guère, et un dialogue peut s'établir — d'aucuns diraient à tue-tête. Et enfin, telle qu'en elle-même, un jour ou l'autre, un coup de canif vengeur dans le contrat de l'immortalité devait bien la changer, voici ce que devient l'ancienne reine du tableau : une vague tache ourlée de lignes blanches sur un fond sableux; ou un grain à peine ébauché, mais rageusement; ou bien un masque abandonné auprès d'une quille baroque : simplement le souvenir dérisoire des jeux de la reine en question, ou de ceux que l'Histoire lui prêta. Ou, forçant cette fois la note satirique : un chien, ou un hibou. C'est en tout cas un tel sort qui s'acharna sur la reine Maria-

Luisa de Bourbon-Parme, que Goya peignit jadis : après le passage d'Alberto Gironella devant la toile de Goya, et un long cheminement de tableau en tableau, elle réapparut un jour sur une autre toile, transformée en un hideux hibou, démontrant que la métépsychose, pour peu que la peinture et les siècles s'en mêlent, a ses lois que le Gotha ignore... »

Après avoir défini une vérité à transformations, à travestis, « où la reine morte a sa part et aussi le hibou, et le trône de la reine qui devient perchoir du hibou », Edouard Jaquer poursuit :

« Tout ceci revient sans doute à dire qu'issue d'une figuration et l'ayant mimée comme on verra, la peinture de Gironella est elle aussi, à sa manière, figurative... Le peintre y parvient tant par des modifications successives de la silhouette du modèle que par la substitution d'autres objets aux accessoires du décor initial, tout en altérant progressivement les textures essentielles qui ont servi de prétexte à l'art spécifique de Velasquez : le rendu des étoffes, la tonalité des carnations, les coques de la chevelure. Le surgeon final de ce travail de greffe patient et insidieux, ce peut être, comme nous l'avons vu, un hibou ou un chien, ou bien encore une monstrueuse arabesque perdue dans l'angle d'une plage de bitume : en tout état de cause une image absolument différente de sa souche. En apparence tout au moins, car l'on peut, en fin de compte, se demander si l'étonnante analyse spectrale à laquelle se livre Gironella ne révèle pas le contenu véritable de l'image initiale, monstre latent dans le portrait du personnage, depuis le moment où il posait pour Velasquez... »

L'auteur de cet article rappelle qu'à dix-neuf ans, Gironella « écrivait un roman consacré à un poète

d'autant plus maudit qu'il n'a jamais existé : Tiburcio Esquirra ». Et, pour conclure, Edouard Jaquer donne cette opinion :

« ...Il est vrai que Gironella est infiniment plus direct, et que la gamme des privautés qu'il s'autorise envers ses modèles est incontestablement plus fournie du côté volée de coups de poing que dans le registre des pichenettes. N'importe : bien davantage qu'à l'abstraction véritable ou au pastiche généralisé, les fins qu'il poursuit ressortent à la plus haute distraction; non pas simple mascarade, mais symphonie déconcertante où la déchéance d'un thème ressassé et déformé à satiété ne fait que préluder à la triomphante apparition de formes nouvelles, où se conjuguent toute l'amertume et toute la plénitude de la vérité poétique... »

Dans « Paris-Presse - L'Intransigeant », Jean-François Devay s'exprime en ces termes :

« « Admirable ! », a dit et écrit André Breton, ce qui est exceptionnel chez le pape du surréalisme. Il faut dire que Gironella n'y est pas allé de main morte.

« Alberto Gironella (33 ans) est un peintre mexicain, déjà primé à la Biennale de Paris. Son exposition à la galerie Zalber s'intitule « Mort et Transfiguration de la reine Mariana ». En fait de mort, c'est Velasquez qui a dû sursauter dans sa tombe.

« Son jeune collègue s'est inspiré du célèbre portrait de l'infante Mariana et en a vigoureusement brossé quatorze « à la manière de... ». Sur ces toiles, il a fixé, au gré de son inspiration des têtes de poupées mexicaines, des toiles à sac, des lyres, des morceaux de balustrade, un crâne percé, différents objets hétéroclites et même une sonnerie de téléphone.

« Il en est sorti le Velasquez sur-réaliste qui a enthousiasmé Breton et fera rugir les autres. »

De son côté, dans « Combat », sous le titre « Gironella et la Magie », Claude Rivière a écrit :

« La magie de Requichot l'a entraîné vers la mort, et, ayant tout donné, nous ne pourrions jamais l'oublier. Gironella, pourtant, a 32 ans également et vient du Mexique, ce pays que hante la Mort, mais, l'ayant pour compagne depuis l'enfance en suçant ces crânes en sucre trouvés sur les marchés, il n'y succombe pas. Son exposition a pour thème la reine Mariana. Velasquez en fit un portrait. Gironella la reprend sous tous les angles en soulignant divers aspects et quelques contours magiques. Les attributs féminins appartiennent davantage à la magie et aux sortilèges démentiels qu'à l'esthétique. C'est ce que comprennent de trop rares cinéastes en ce temps où les fesses et les minois comptent seulement et font de la femme une parodie. Ici, chaque pouvoir est projeté dans sa ligne cosmique, si je puis dire, et dans son envoûtement. Jamais nous ne nous sentons aussi proche du moine de Lewis qu'ici. Gironella conserve toujours cette demi-sphère de la tête, qui est presque une auréole. Elle nimbe la tête et ce peut être un masque décharné, un masque de vautour, une lépreuse face; ce nimbe existe. Du Mexique il conserve l'habitude de ces boîtes où, quotidiennement, on y range ce qui est usuel, ce qui, dans l'ensemble, conserve une dualité; nimbe sanctifié et quotidienneté conservée. D'autres toiles accusent, comme si l'auteur projetait quelques détails, des densités où la violence situe comme des états d'âme qui correspondent au XVI^e siècle. Il y a dans ces toiles une force ténébreuse que l'artiste a particulièrement su bien rendre, non pas dans le sens historique, mais dans un sens magique, et nous comprenons parfaitement bien André Breton qui s'écrie : « Admirable ! »

Dans « Les Lettres Françaises », Georges Boudaille termine sa critique relative à l'exposition de Gironella sur ces mots :

« Il est pourtant plusieurs œuvres, dans cet ensemble assez impressionnant, où il semble toucher à une vérité profonde et qui est sienne, au delà des excès ornementaux. »

(1) Voir aussi "Nouvelles du Mexique" No 26 (Août Septembre Octobre 1961).



Photo d'Argencé - Jours de France

Le peintre Gironella devant son œuvre

RÉCEPTION EN L'HONNEUR DE L'ASSOCIATION MÉDICALE FRANCO - MEXICAINE

M. le Dr. Ignacio Morones Prieto, Ambassadeur du Mexique en France, a offert, le vendredi 15 décembre 1961, dans les salons de l'Ambassade, une réception en l'honneur de l'Association Médicale Franco-Mexicaine que préside le Dr Jacques Mialaret, membre des Académies — française et mexicaine — de Chirurgie et professeur extraordinaire à la Faculté de Médecine de Mexico.

Le Ministre de la Santé Publique et de la Population s'était fait représenter par M. Antoine Veil, Directeur de son Cabinet. De nombreuses personnalités du monde médical et scientifique assistaient à cette réunion : M. le Professeur Robert Debré, Président de l'Académie Nationale de Médecine ; M. le Dr Amédée Baumgartner, Président de l'Académie de Chirurgie ; M. Jean Roche, Recteur de l'Université de Paris ; M. le Professeur Léon Binet, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris ; M. le

troentérologie de l'Hôtel-Dieu ; M. le Dr André Tailhefer, chirurgien de l'Hôpital Curie ; M. le Dr Jésus Loyola, Recteur de l'Université de San Luis Potosí ; M. le Dr Luis Mazzoti, maître de recherches à l'Institut des Maladies Tropicales de Mexico. De nombreux professeurs de la Faculté de Médecine de Paris avaient tenu à être présents à cette manifestation franco-mexicaine ; nous citerons notamment : les docteurs Stanislas de Sèze, Jacques Decourt, Paul Milliez, Georges Boudin, François Lepage, Lucien Léger, André Sicard, Charles Debray, Jean Barcat, André Germain. Enfin, les docteurs André Varay et Roger Viguié, anciens Chefs de clinique à la Faculté.

Outre les membres déjà cités de l'Académie de Chirurgie, l'on remarquait encore : le Professeur Henri Redon, les docteurs Jean Cauchoix, Marcel Fèvre, Pierre Lance, etc...



De gauche à droite : Madame et le Dr Jacques Mialaret, l'Ambassadeur du Mexique

Dr Pierre Denoix, Directeur de l'Institut Gustave-Roussy ; M. le Dr Xavier Leclainche, Directeur Général de l'Assistance Publique ; M. le Dr René Held, Président de la Société Française de Médecine Psychosomatique ; M. le Dr François de Gaudart d'Allaines, des Académies des Sciences, de Médecine et de Chirurgie, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris ; M. le Dr Jean Sallet, Professeur au Collège de Médecine des Hôpitaux de Paris, Médecin-chef à l'Hôpital Tenon ; M. le Dr Guy Albot, Médecin-chef du Centre de gas-

L'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine était représenté par M. Pierre Monbeig, Directeur, et Mme Michèle Rosenfeld, Secrétaire générale.

L'Association Médicale Franco-Mexicaine a pris un nouvel essor, au cours de cette dernière année, en multipliant les échanges culturels entre médecins des deux pays et en orientant les boursiers dans leurs études. On estime que le nombre des bourses de cette discipline sera considérablement augmenté dans l'avenir.

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.
Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1962 (1er trim.)

Imp. Spéciale C. M. M.

121, Rue Montmartre - PARIS-2^e

